



BUFFALO-BILL

Le Clan du Bracelet d'Argent.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 55.

Prix: 25 Centimes.

BUFFALO BILL'S BONANZA

OR
THE CLAN OF THE SILVER CIRCLE



En un clin d'œil, Long fut sur lui; mais Buffalo Bill tira vivement son revolver et fit feu.

POUR LA PUBLICITÉ DANS BUFFALO BILL

S'adresser à M. A. L. STORFEL, 32, Rue Rodier, Paris (9^e)



TIJMBRES-POSTE pour Collections

ÉMILE CHEVILLIARD

156, r. de Courcelles, Paris-17
Maison fondée en 1877

PRIX-COURANT GRATIS & FRANCO

Avec un beau Timbre du Cap Vert à titre gratuit.



VOULEZ-VOUS RIRE ?

Dem. à DONADEZ, 53, r. N.-D., de Natarath, Paris.
ses catal. illustr. de farces, attrapes, surpr., dipl.,
cartes, lett. d'avril, phys. amus., trucs inédits,
chansons, monol., inst. de music., bijoux, cart.
postales, imageries pour lites, artic. utiles. ENVOI GRATIS.



MOUSTACHES CHEVEUX

BARBES, OILS, SOURCILS.
en 1 mois à l'usage, même si on a
tout essayé sans succès, par le célèbre
VEGETALINE de prof. Mosez. Arrêt
immédiat de la chute. — Nettoie la tête,
fait disparaître boutons, pellicules et
démangeaisons. — Facilité la Pousse.
Flacon: 1 fr. — 2 fr. — 3 fr. France.
(timb. ou mandat.) **LOCCA** chimiste
13, Boulevard Rochechouart, - PARIS.
(ex. général, le Flacon de 3 fr. suffit.)

— BON - PRIME —

**— Nous offrons à l'occasion de la nouvelle année
UNE FAÇON GRATUITE DE PANTALON
à tous les lecteurs de « Nick Carter ».**

Présenter ce BON chez le **ROI DES TAILLEURS** à l'apen
pour Dames et Messieurs, **12, rue Montmartre, Paris.**
Valable jusqu'au 15 Avril

ENGLISH SPOKEN — MAN SPRICHT DEUTSCH

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons
ayant des annonces dans **BUFFALO BILL**, de toujours mentionner cette Publication

ENFIN ! c'est TROUVÉ !

Le Dépilatoire **Le FAUCHEUR** supprime radicalement *duvets, poils,
moustache, barbe* la plus forte. Inoffensif. Sans odeur irritante,
nagant, ni désagréable. — P^o 4.50, P. Gandon, 32^{me}, r. d'Orsel, Paris



N'ARRACHEZ PLUS VOS DENTS

PLUS de SOUFFRANCE, PLUS de MAL !
Goutteux, indolents, nerveux, sans douleur,
Idéal pour ceux qui sont effrayés de ne pouvoir
savourer les Pains d'Or. En employant le

PASCALINE

vous conservez peut-être tout ce que le Temps vous a donné

LA PASCALINE pour agiter le Sang et les Gencives, elle fait
disparaître les chairs des dents et les caries.

LE FLACON, 1 P. 50, (TITRE) 2 P. 50, mandat contre Mandat

Pharmacie CHATELAIN, 10, rue de Valenciennes, PARIS

Pharmacie CHATELAIN, 10, rue de Valenciennes, PARIS

Moyen bien simple de conserver SES CHEVEUX

De toutes les maladies qui assaillent notre
pauvre humanité, il en est qui pour n'être
pas dangereuses, n'en sont pas moins pleines
de crantes, d'ennuis et d'anxiété. Nous vou-
lons parler des affections du cuir chevelu.

Pour les combattre, nombreux ont été les
moyens préconisés jusqu'à ce jour, nom-
breuses, hélas ! les déceptions. De l'hygiène !
encore de l'hygiène ! toujours de l'hygiène !

Tenir la tête propre, l'as de lotions irri-
tantes. Frictions une ou deux fois par semaine
avec la **Pommade Philoclème veloutée**
que son inventeur, M. Grandclément, ph^o à
Orgelet (Jura), expédie contre 2 fr. mandat ou

2 fr. 10 timbres, 2 fr. 50 pour l'Etranger.
Grâce à ce précieux stéarolé qui s'exhale en
un parfum doux, agréable et discret ; plus de
chute de cheveux, plus de décoloration, plus
de pellicules, plus de croûtes, plus d'herpès
tonsurant, horrible pelade ! plus de déman-
geaisons, en un mot, plus de maladies du cuir
chevelu réputées incurables. A la première fric-
tion, la chute des cheveux s'arrête, et la re-
pousse devient extraordinairement abondante.

De nombreux confrères la conseillent au-
jourd'hui, et les lettres de félicitations qui
pleuvent au laboratoire de M. Grandclément,
d'Orgelet, ne se comptent plus que par milliers.

Ab uno disco omnes !

« Monsieur Grandclément,

« De toutes les préparations préconisées jusqu'à ce jour
contre la chute des cheveux ou les affections du cuir che-
velu et que j'ai tour à tour conseillées à ma clientèle,
aucune ne m'a donné des résultats aussi prompts et aussi
durables que la **Pommade Philoclème** de Grandclément
Or. malgré mon scepticisme professionnel à l'égard de ces
sortes de spécialités, je n'hésite pas à m'incliner devant les
faits et à conseiller aux personnes intéressées d'en faire
l'essai, comme je l'ai fait moi-même. D. L. DARRAT,

« De la Faculté de Paris, médecin de la Société des Sauve-
teurs de France, médaille de bronze 1882, 18, rue Truffaut.
« La thérapeutique vient de s'enrichir d'une découverte
importante ; à nous praticiens de la propager dans la
publie.

D. E. DU VERNOIS.

FALISMAN de CHANCE
BIJOU MYSTÉRIEUX

Renforçant, par sa radio-activité
édo-électrique, le dynamisme humoral.
Mouvements sismiques; Centre Astral; Puissance magnétique.

TOUT S'ORIENTE PAR
L'INFLUENCE PERSONNELLE.

FORTUNE, SANTÉ, BONHEUR

Toute personne soucieuse de son avenir doit posséder la bagne mystérieuse et scientifique "TOUTE PUISSANCE", dernière création des études magnétiques et hypnotiques, donnant mathématiquement le POUVOIR PERSONNEL qui fait RÉUSSIR en TOUT.

Succès certain, surprenant, mais naturel.

Mesdames, tous vos desirs seront réalisés et vos rêves réalisés;
Messieurs, tous vos projets, toutes vos ambitions réussiront au delà de vos espérances.

GRATIS petit livre de luxe indiquant la façon d'acquiescer la Subtilité Puissance; le demander au
Professeur D'ARIANYS,
191, villa des Violettes, près TOULOUSE (H.-G.).

Si **vos CHEVEUX** sont GRIS ou BLANCS

ils reparaîtront, en une seule application, de **LE BÉNÉFICE** inefficace **L. ROYER**, leur couleur primitive et naturelle quelle qu'en soit la cause: du blond clair au plus beau noir, 1er et 2nd (franç.) 3/55 petit modèle, 5/55 1^{er} modèle.

André échani l'illustre ou l'indiquer nuances.

S'emploie simplement pour la Barbe.

Salon par application. **M^{me} L. ROYER, 36, rue de Tivoli, Paris**

POMMADE DERMATIQUE MOULIN

Cette Pommade guérit les Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Acné, Eczéma, Dartres, Herpès, Memoroides, Pellagres ainsi que toutes les maladies de la peau. Elle traite la Chute des Cheveux et du Cils et les fait repousser.

« Monsieur, votre pommade m'a parfaitement réussi dans plusieurs maladies de la Peau et Eczéma même chronique. » **D^r MONTAIGU**, « ex-interne des Hôpitaux »

On se sert de notre Non et d'un mot se rapprochant de Dermatique pour contrefaire notre Pommade.

Exiger sur l'Étiquette la VIOLETTE et le Signe MOULIN-COULPIER.

Envoi Franco contre Mandat de 2/30.

Pharmacie MOULIN, 30, rue Louis-le-Grand, PARIS.

MANUEL de la SANTÉ gratis et franco.

5^e Marque Célèbre "DIVINA"

La Reine des Mandolines Italiennes

Paris, Charmes de sonneté incomparable!!

Tout le Monde peut l'apprendre sans Maître, avec notre Méthode. Contre 0/15 timb. envoi catalogue contenant les Magnifiques Modèles de "DIVINA" à choisir. Au comptant 10%.

Violons, Guitares, Bistouri, en cuivre, en bois, Accordéons, Harmonicas, Ocarinas. — Depot de l'Asie et de la Bastille de Paris 21 r. de Courbevoie, La Garenne Colombes-Paris.

BAUME DES PYRÉNÉES

SUPPRESSION IMMÉDIATE DE LA DOULEUR

Gastron RAPIDE et CERTAIN des

PLAIES de toute nature, cancéreuses et variéques

BLESSURES, Coupures, Ecorchures, BRULURES, Ampoules, Morsures, Piqûres, ENGELURES, Crevasses, Gercures, ENTORSES, Foulures, Coups, Inglets, Écrasés.

Indispensable dans les familles et ateliers.

En cas d'accidents, économie 10 fois son prix.

Félix CAMPAN, pharmacien à BAYONNE.

Prix: 2/50 franco par poste et toutes pharmacies.

LE NAZOGÈNE

du Docteur POLACEK

4, Square Maubeuge, Paris.

Pommade, qui par son effet calmant supprime l'inflammation, les rougeurs et colorations du Nez, et qui en absorbant les matières sous-cutanées du derme nasal l'amincit.

Prix: 5 fr. ou franco contre mandat: 5 fr. 85.

30 à 50 fr. PAR SEMAINE.

Travail facile, sans apprenti, chez soi, toute l'année, sur nos Tricotuses perfection. et brevet.

Cie LA GAULOISE

Ville P — 11, rue Condorcet — PARIS

Succursale: 96, rue d'Anteville

TRICOTEUSES Brevetés S.G.D.G. "Universelle"

pour tous genres tricotés — chez soi —

Montfort, mécanicien, Avenue Victoria, Paris

Tout renseignements franco sur demande.



BUFFALO-BILL

Le Héros du Far-West.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

Le Clan du Bracelet d'Argent.

La Ville de Sawdust à son Origine.

Le «saloon» de l'hôtel «Au Repos du Pêcheur», dans la ville de Sawdust, rutilait de lumière, et un épais nuage de fumée de tabac s'élevait au-dessus des têtes d'une cinquantaine de joueurs, tandis qu'attablés près du comptoir, d'autres clients, qui ne taquinaient pas les cartes pour la bonne raison qu'ils étaient décaqués, se livraient aux charmes moins excitants de la conversation.

Ici une grosse facétie soulevait des éclats de rire; là un individu jouait de l'accordéon; plus loin c'était un groupe de chanteurs; enfin, appuyés contre le comptoir, quelques individus se contentaient d'ingurgiter leurs breuvages favoris.

Le tintement des verres accompagnait l'instrument à soufflet, dont les notes, sous des doigts peu experts, étaient encore moins harmonieuses que les voix des chanteurs.

A plusieurs tables de jeu, les mises étaient importantes et attiraient nombre de spectateurs.

Le «saloon» occupait une aile de l'hôtel proprement dit, lequel était une large construction d'un seul étage aux parois et au toit de madriers revêtus de planches.

Cette salle était éclairée par une demi-douzaine de lampes suspendues au-dessus des tables et du comptoir, lequel était orné de plusieurs rangées de grandes cruches qui portaient des inscriptions peintes en rouge en indiquant le contenu.

Devant chacune de ces cruches, une bouteille pleine de la même liqueur était placée à portée de la main du garçon, pour le service; et ces bouteilles devaient être remplies souvent à cause des nombreuses de-

B. B. 55. F.

Tous droits réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

mandes dont elles étaient l'objet, qu'elles fussent alimentées par les cruches étiquetées «whisky» ou par celles sur lesquelles le mot «brandy» se détachait.

Du reste, on insinuaient que le patron du «Repos du Pêcheur» n'achetait qu'une seule sorte de liqueur, à savoir du mauvais whisky, et que, par un procédé connu de lui, il la transformait en rye, en bourbon, en brandy, en gin et en rhum, tandis qu'en la coupant d'eau et d'essence de citron, il obtenait du sherry, qu'une légère addition de mélasse brune convertissait en vieux porto.

Quoi qu'il en soit, les barriques rangées sous les rayons et qui servaient à remplir les cruches mises à sec étaient toutes pareilles et ressemblaient certes fortement à des tonneaux de whisky.

Les cigares, très forts, ne valaient pas cher au point de vue de la qualité; mais il coûtait gros et exigeait beaucoup de patience de la part des fumeurs.

Quant à l'hôtel, — ainsi appelé par pure charité, — c'était le meilleur du pays, et, comme tel, on n'avait pas le droit de s'en plaindre.

La table n'y était pas mauvaise, et il y avait dans la maison plusieurs chambres passables, dont la meilleure avait été successivement attribuée à Don, l'Homme du Monte, et à une femme surnommée le «Canari Noir», qui était apparue mystérieusement au milieu de tous ces gens rudes, les avait charmés par sa voix et s'était éclipsée plus mystérieusement encore.

Ce qu'elle était devenue, personne ne le savait; mais les citoyens de Sawdust ne cessaient pas de penser à elle.

Comme elle ne reparaissait plus, ils avaient organisé une battue et, de camp en camp, avaient suivi

sa piste jusqu'à la cabane d'un ancien clergyman devenu trappeur et connu, pour cette raison, dans le pays, sous le nom de «Trapper Parson».

Cette cabane était désertée, et certains indices montraient qu'elle avait été le théâtre d'un combat; mais quels avaient été les agresseurs du trappeur, c'est ce qu'on n'avait pu découvrir.

Où Parson et la Rose Sauvage, sa petite fille, étaient-ils allés? On l'ignorait; de même qu'on ignorait ce qu'il était advenu de Canari Noir et du garçon qui lui servait de guide et qu'on appelait assez bizarrement «Oncle Salomon».

On retrouva bien leur piste, qui conduisait au principal chemin de la montagne, c'est-à-dire à la route des diligences de l'Overland; mais, par cela même que cette route était très fréquentée, on y avait perdu leurs traces.

Cette disparition de Trapper Parson et de Rose Sauvage ne faisait qu'épaissir le mystère, rendu plus obscur encore par ce fait singulier, que, depuis cette triple éclipse, si l'on peut dire, Don, l'Homme du Monte, n'avait pas reparu à Sawdust.

Ses bagages étaient restés à l'Hôtel du «Repos du Pêcheur», et le patron disait qu'il lui gardait sa chambre. Seulement, nombre de personnes prétendaient qu'on s'était débarrassé de lui par un crime, ou qu'il avait quitté volontairement les mines.

Tous ces mystères faisaient le thème des conversations dans les camps de mineurs, et le temps avait beau couler, ni l'Homme du Monte, ni Canari Noir, ni Oncle Salomon n'étaient oubliés. Il était rare qu'une diligence arrivât sans qu'on demandât au conducteur :

— N'y a-t-il rien de nouveau à la cabane de Trapper Parson?

En effet, de la route des diligences on pouvait voir cette cabane, bien qu'à une certaine distance; et les conducteurs passant à cet endroit de la route ne manquaient jamais de tourner les yeux dans cette direction.

Mais chaque fois la réponse était la même.

— Non. Elle est toujours vide, camarades.

Deux années s'écoulèrent, sans que personne à Sawdust eût trouvé le mot de l'énigme.

Ce campement de mineurs s'était agrandi quelque peu, dans cet intervalle; mais, comme on n'y avait pas trouvé de riches placers en ces derniers temps, l'espoir de faire fortune n'y avait amené que peu d'étrangers.

Ceux qui, ayant extrait de la terre assez de richesses, étaient retournés dans leur pays pour y dépouiller leur costume et leurs manières de mineurs et passer désormais leurs jours dans la paix et dans l'abondance, avaient été remplacés par d'autres, un peu plus nombreux; de sorte que la colonie avait pris une certaine extension, et que les habitants espéraient voir un jour Sawdust devenir une cité fameuse de la montagne.

Sawdust devait son nom à la proximité d'une scierie mécanique, dont la sciure, — en anglais «saw dust», — servait à garnir les rues pendant la saison des pluies.

Bunco, le patron du «Repos du Pêcheur», était l'homme qui gagnait le plus d'argent dans ce campement. Personne ne lui connaissait un autre nom que Bunco, et l'on ignorait également à quelle occasion il l'avait reçu. Toujours est-il que ce ne pouvait être son nom de baptême.

Son visage aux traits durs, rasé de près, et ses vêtements toujours noirs lui donnaient une certaine ressemblance avec un missionnaire.

Il avait le regard effronté et l'air obséquieux, et il affectait de s'exprimer dans le langage des gens de la frontière.

Il portait sous sa redingote à longs pans une paire de revolvers, et, comme le savaient tous ceux qui l'avaient vu à l'œuvre, il était rompu à l'art de s'en servir.

Avec sa taverne, qui rapportait plus que n'importe quelle mine, et son rancho de la montagne, qui lui procurait de non moins beaux bénéfices, le propriétaire du «Repos du Pêcheur» était devenu, réputons-le, le Crésus de Sawdust.

Son personnel se composait de gens qui étaient quelque chose de plus que de simples domestiques, car ils constituaient pour lui une sorte de garde du corps. Son auberge était, d'ailleurs, une véritable citadelle, où il aurait presque pu tenir contre toute la population de la ville. Elle regorgeait de vivres; une de ses chambres, pleine d'armes, ressemblait à un petit arsenal.

Quant à la ville de Sawdust proprement dite, elle consistait, outre les cabanes d'une certaine nombre de mineurs et de colons, en une demi-douzaine de magasins, dont le plus important appartenait au même Bunco et était relié à l'hôtel, dont il était voisin, par un couloir en planches aboutissant aux appartements privés du propriétaire.

Ce magasin était administré par un homme de mine patibulaire qui répondait au nom de Tom le Rouge, en raison de ses sanglants exploits, non moins que de la couleur de sa chevelure et de son visage.

Pour l'aider dans la vente des marchandises, Tom le Rouge avait avec lui un jeune homme de taille élégante et d'une beauté remarquable; mais on l'eût dit poitrinaire, tellement il était pâle et mince. Ses grands yeux sombres et veloutés étaient pleins d'expression et lui avaient valu le surnom d'«Œil de Daim».

Il s'acquittait avec conscience de ses devoirs, ne quittait que rarement le magasin et se tenait à l'écart de toute coterie; mais sur chaque hanche il portait un revolver à six coups, et, malgré la douceur de ses manières, on l'avait vu un jour loger une balle dans la tête d'un ruffian qui voulait le malmener, et il

savait, à l'occasion, jeter les tapageurs et les mal intentionnés à la porte du magasin.

Par un soir d'été, il y a de cela bien des années déjà, un cavalier étranger fit son entrée dans cette ville.

Le patron Bunco sortait de son «saloon» pour passer dans son bureau, quand le cavalier s'y présenta.

Il vit un homme de haute taille et de forte carrure, tenant de l'Hercule et de l'Apollon, qui portait un pantalon en peau de daim dont les jambes disparaissaient dans des bottes de cavalerie aux éperons massifs, une chemise de chasse bleue et une jaquette de velours à côtes, sous la basque de laquelle s'apercevaient deux revolvers, indépendamment du fort bowie-knife passé, bien en évidence et à portée de sa main droite, dans la partie antérieure de sa ceinture.

Un feutre à larges bords, relevé d'un côté par une agrafe d'or en forme d'étoile, le coiffait.

Son visage était beau comme celui d'un Adonis, mais les traits en étaient pleins de virilité. Une moustache noire ombrail ses lèvres, où la volonté imprimait son pli, et une chevelure d'un brun foncé ondulait jusque sur ses épaules.

Il s'avança d'un pas rapide et déterminé, portant sous le bras son fusil à répétition, vers le pupitre où était installé un grand gaillard solide, qui était le commis de confiance, le «clerk», ou, comme on dit dans l'argent de la frontière, le «bouncer» du «Repos du Pêcheur», et répondait au nom ingénieusement caractéristique de Room Key Johnny; c'était lui, en effet, qui tenait les clefs des chambres.

— Est-ce que je peux établir mon campement dans votre chantier, ce soir, pard ? demanda l'étranger avec bonne humeur.

— Oui, du moins si vous n'êtes pas trop difficile, et si ça vous est égal de vous caser avec d'autres pèlerins, répondit l'employé d'un ton hargneux.

— Ma foi, non, ça ne m'est pas égal. Je veux une chambre pour moi seul, dit l'étranger en faisant tinter une pièce de vingt dollars sur le pupitre.

— Une chambre pour vous seul ! Impossible, même avec tout votre or, déclara Room Key Johnny.

— Vous savez mieux que moi ce que vous pouvez faire, pard ; j'en serai quitte pour chercher ailleurs, ce n'est pas défendu.

— Attendez, pard, fit Bunco en s'avancant. Vous avez l'air d'un gentleman accoutumé à avoir tout, ce qu'il y a de mieux. Je pourrai peut-être vous arranger.

— J'ai connu le mieux et le pis, mon ami ; pour aujourd'hui je me contenterai de la moyenne, car je suis loin de chez moi. Je vous demande seulement de ne pas me fournir dans le toit à porcs ni dans une cage, et de me laisser choisir ma compagnie, dit le visiteur de l'air dégagé qui lui était naturel.

— Je vais lui donner la chambre de Don, Johnny, dit le patron.

— Eh ! Johnny, fit l'étranger, il me semble que vous vous moquez de moi en prétendant que vous n'aviez point de chambre.

«Monsieur, poursuivit-il, en se retournant vers Bunco, je vous remercie. Il se peut que je reste plusieurs jours avec vous, car je suis venu ici parce que j'ai à y faire quelque chose. Pour l'instant, je suis affamé comme un loup. Si donc il vous reste un morceau, je serai enchanté de me le mettre sous la dent.

— Vous aurez un bon repas, Monsieur. Mais voulez-vous apposer votre nom sur le registre ?

— Donnez-moi votre album d'autographes, Johnny, dit l'étranger.

L'employé jeta le registre sur le pupitre, et le voyageur, ayant pris un porte-plume, dessina d'une main alerte et habile l'image d'un buffle, à la suite de laquelle il écrivit le mot «Bill» et les lettres U. S. A.

L'employé porta les yeux sur le registre et de son ton bourru :

— Ce n'est pas un torchon pour qu'on le salisse ! dit-il.

— Qu'à cela ne tienne, Johnny ! répondit froidement l'étranger, qui, d'un geste sec, arracha le feuillet du livre.

— Attendez ! vous allez danser, jeune homme ! s'écria Room Key Johnny, qui se leva en se penchant au-dessus du pupitre, et dont la grosse main saisit le bras du scout.

Au même instant, il chancela et roula dans un coin, sous l'impulsion du coup de poing que le chef des éclaireurs, — nous l'avons tous reconnu, — venait de lui détacher juste entre les yeux.

— A bas les pattes, Johnny ! dit le scout. — Et il resta en garde, tandis que l'employé se relevait lentement, la face tout ensanglantée.

Bunco, qui s'était approché de la porte de la salle à manger pour commander le repas de son nouvel hôte, avait tout vu et tout entendu. Il savait donc que c'était l'employé qui était cause de ce qui arrivait ; mais il fut surpris de la facilité avec laquelle l'étranger l'avait jeté par terre.

Le colosse qui portait le sobriquet de Room Key, à cause du trousseau de clés que ses fonctions l'obligeaient à avoir toujours suspendu à sa ceinture, et le prénom enfantin de Johnny, était en réalité un homme qu'il était dangereux d'offenser ; et le patron prévoyait qu'il y aurait du grabuge.

C'était précisément en raison de sa grande force musculaire et de son humeur de bouledogue que le patron avait engagé Johnny.

Certes, il se mêlait une bonne dose de fanfaronnade au courage du commis ; mais il n'en inspirait pas moins une crainte salutaire aux habitués du «Repos du Pêcheur», et il était bien l'homme qu'il fallait pour l'emploi.

De ses antécédents on ne savait rien, ou l'on ne se souciait pas d'avoir l'air de les connaître.

Il calligraphiait bien, tenait correctement les livres et faisait un excellent gérant, défendant avec zèle les intérêts de l'hôtel contre les domestiques ou les clients qui refusaient de se conformer au règlement peu sévère de la maison.

Dès que Buffalo Bill était entré, il lui avait lancé un coup d'œil destiné à lui faire sentir son importance.

Ensuite il l'avait, comme on dit, « tâté » ; mais l'expérience n'avait pas tourné à son avantage.

Il se relevait donc livide de rage, et en se relevant il avait mis la main sur la crosse d'un revolver ; mais avant que Bunco eût pu intervenir, le scout l'avait prévenu et le tenait sous le canon d'un de ses pistolets à six coups.

— Ne vous emballez pas, Johnny ! Regardez ce que j'ai dans la main, dit-il tranquillement.

— Je suis pincé, grommela le « clerk ».

— Je vous prie de vous tenir tranquille, poursuivit le scout. Je suis venu ici dans des intentions pacifiques, pour y demeurer quelques jours et m'y récréer, et je ne désire pas avoir à vous déclarer la guerre. Si je le fais, gare au coroner ! votre affaire est sûre !

« Soyons amis plutôt ! Je paierai le vin de la bienvenue dès que j'aurai mangé un morceau. Peut-être y a-t-il quelques dollars à gagner avec moi, vous savez ? »

« Eh bien ! Qu'en dites-vous ? Est-ce la paix ? Est-ce la guerre ? »

Johnny, voyant la partie perdue, répondit en bon stratège :

— C'est bon, pard ! Je ne vous veux pas de mal après tout. Passons par là-dessus.

— Vous êtes plein de bon sens, Johnny ! Maintenant, nous pouvons être amis. Eh ! Patron, dit alors Buffalo Bill à Bunco, qui s'était rapproché, avez-vous assisté à notre petit divertissement.

— Oui, j'ai tout vu, et, je puis bien le dire, c'est la première fois que mon commis se fait étriller sous mes yeux.

— Votre commis a une bonne grosse tête, Patron, et il me revient. Nous voici amis. Mais, dites-moi, et ce petit dîner ? Je n'ai pas vu le moindre repas de toute la sainte journée, même en peinture.

— C'est prêt ; entrez par ici.

— A tout à l'heure, Johnny ! dit Buffalo Bill.

Et il se dirigea vers la salle à manger derrière son hôte, non sans tenir à l'œil le commis, afin de prévenir tout mouvement hostile de sa part.

Buffalo Bill fut enchanté de son souper, Bunco ayant commandé pour lui ce qu'il y avait de meilleur. Après y avoir fait honneur largement, le scout retourna au bureau, et le commis lui indiqua sa chambre.

— C'est une chambre agréable, Johnny ; mais il me semble qu'elle a déjà un locataire.

— Don, l'Homme du Monte l'a habitée, et, après son départ, le patron y a logé Canari Noir ; mais celle-ci n'y a pas séjourné longtemps.

— Ah ! et ce Don, qui est-ce ?

— Un voyageur mexicain qui était de première force au jeu de cartes et qui dépensait sans compter.

— Je vois. Il n'est plus ici ?

— Non, on ne l'a pas revu depuis deux ans.

— Il a quitté les mines après fortune faite, je suppose ?

— Du tout, il s'en est allé un jour, en promettant de revenir bientôt, et voilà, bonsoir !

« Ces objets-là lui appartiennent, et voilà sa photographie.

— Je vois. Mais cet autre portrait ?

— C'est celui de Canari Noir ; Bunco l'a trouvé dans une malle qu'elle a laissée ici, et il l'a accroché au mur.

« Bien entendu, il ne faudra pas déranger les affaires de Don et de Canari Noir. Nous ne louons pas la chambre, d'habitude, à cause de cela.

— Oh ! n'ayez crainte, Johnny ; en fait d'affaires, je ne m'occupe que des miennes. Mais voyons, qui était-ce que ce Canari Noir ? »

— Une jeune fille, ou une jeune femme. Elle pouvait avoir vingt-cinq ans environ.

« Elle est débarquée de la diligence d'Hellena, un jour, et Bunco lui a donné cette chambre.

« Alors elle s'est mise à chanter, et elle chantait de si belles choses qu'elle a fait verser plus d'une larme à nos gars.

— Des larmes de whisky, je présume ?

— De whisky ou non, elles coulaient ferme, et tout le monde espérait que la chanteuse resterait ici.

« Mais elle était à la piste d'un individu qu'elle appelait Carter Creighton ; et, le lendemain de son arrivée, elle a acheté un cheval et pris pour guide un bon gaillard que nous appelions Oncle Salomon et aussi Nick's Kid, ou le Petit du Diable, car c'était un fameux luron, et tous les deux partirent à la recherche de l'individu que je vous ai nommé.

— L'ont-ils trouvé ?

— Ils ne sont pas retrouvés eux-mêmes, car personne à Sawdust ne les a revus.

— Perdus ?

— Je l'ignore, pard. Ce que je sais, c'est qu'ils n'ont plus remis les pieds ici. Les hommes sont allés à la découverte et ont suivi leur piste jusqu'à la cabane de Parson, un vieux trappeur, à quelque distance d'ici, et tout indiquait que ça avait chauffé là-bas ; mais qu'est-ce qui était arrivé au juste ? Pas moyen de le savoir. Pourtant, comme la piste se dirigeait ensuite vers la route de l'Overland et probablement vers la région montagneuse et sauvage, on suppose qu'ils ont eu affaire à des bandits de grand chemin.

Buffalo Bill, indifférent en apparence, ne perdait

pas un mot de ce récit. Quand il fut terminé, le scout fit cette remarque :

— Il se peut que ces bandits aient emmené Don avec la femme et son guide.

— Je se sais pas. Une chose certaine, c'est que Don est parti la veille de l'arrivée de Canari Noir.

— Pourquoi l'appeliez-vous Canari Noir? D'après ce portait, c'est une Blanche et une personne dont la physionomie est agréable?

— Elle s'habille en noir, de la tête aux pieds, et elle chante mieux qu'un canari. De là le surnom que lui ont donné les gars d'ici.

— Et son guide, qui dites-vous que c'était?

— Ça, il faut renoncer à le savoir, pard. C'est un jeune homme sur le compte duquel personne ne pourrait rien dire.

« Il vivait seul dans une cabane hantée des revenants, sur la crête des collines; il montait un mustang farouche, qui se battait comme un chat sauvage; il était assez adroit tireur pour tuer son homme quand il le fallait, et il connaissait tous les sentiers du pays.

— C'est pour cela que la dame l'a pris pour guide?

— Oui.

— Bien, Johnny; vous m'avez tout à fait intéressé, je vous assure; et, dès que je vous aurai mis un bout de taffetas gommé sur cette égratignure que vous avez au visage, nous passerons au saloon, et nous prendrons ensemble tout ce que la maison pourra nous servir de meilleur en fait de liquide.

— Nous avons du champagne, mais ça se vend vingt dollars pesant de poudre d'or la bouteille.

— Nous en prendrons une pour cimenter notre amitié, Johnny, répondit Buffalo Bill.

La blessure du commis fut vite pansée, et les deux hommes pénétrèrent ensemble au « saloon ». Room Key Johnny semblait avoir tout à fait oublié qu'il avait fini par trouver son maître.

Battu à son propre Jeu.

Quand Room Key Johnny entra dans le « saloon », les regards naturellement convergèrent sur lui, d'un mouvement machinal, comme il arrive chaque fois qu'une nouvelle personne pénètre dans un lieu de réunion; mais, quand on vit à ses côtés un homme aussi typique que Buffalo Bill, la curiosité persista, et il s'éleva une rumeur générale dans la salle.

Le scout était assurément un personnage d'aspect remarquable. Il s'approcha du comptoir de l'air de quelqu'un qui se rend parfaitement compte qu'il est l'objet d'une ardente curiosité.

— Venez, Johnny, nous allons boire du champagne, n'est-ce pas? dit-il avec cette aisance de ton et de manière qui lui était habituel.

Le serveur du bar, le « barman », comme on dit, alla chercher une bouteille du vin pétillant et la mit sur le comptoir avec deux verres.

Bien que très habile à servir à boire, le barman n'était plus dans son élément lorsqu'il s'agissait de déboucher une bouteille de champagne, et il allait profanément employer un tire-bouchon, quand Buffalo Bill l'arrêta :

— Laissez-moi l'ouvrir, pard, dit-il.

Bruyamment, le bouchon sauta en l'air, si bruyamment même qu'une douzaine de joueurs se dressèrent d'un bond, croyant que c'était une détonation d'arme à feu. C'était, en effet, chose rare, est-il besoin de le dire? que d'entendre sauter le champagne dans la taverne du « Repos du Pêcheur ».

Tous les yeux restaient fixés sur Buffalo Bill, et les joueurs se demandaient les uns aux autres qui ce pouvait être, car il n'était encore connu que de bien peu de gens dans les campements de mineurs, quoique son nom y fût très populaire.

Un éclat de rire avait succédé à la fausse alerte produite par la détonation de la bouteille, et, sans prendre garde au reste de l'assistance, le scout choqua son verre contre celui du « clerk », et ils burent le vin mousseux.

Le flacon vidé, Johnny conduisit son client à travers le « saloon », très fier, semblait-il, de chaperonner un étranger qui attirait ainsi l'attention de tous.

A la fin, ils s'arrêtèrent à une table où quatre hommes étaient engagés dans une partie, dont les enjeux étaient considérables; Buffalo Bill prit place près de l'un d'eux, vers qui le commis paraissait l'avoir intentionnellement dirigé.

Cet homme était aussi robuste, aussi puissamment bâti que Room Key Johnny lui-même. Il portait une chemise rouge, un pantalon noir et des bottes à revers. Quatre revolvers étaient passés dans sa ceinture où l'on pouvait remarquer l'absence du bowie-knife.

Son visage était rude et farouche, et il avait tout l'air d'un gredin fieffé. C'était un joueur heureux et dangereux en même temps.

Quand il allait dans une taverne ou un tripot, et qu'il invitait des gens à jouer aux cartes avec lui, bien peu songeaient à se dérober; on préférait encore courir la chance illusoire de gagner, plutôt que de l'offenser par un refus, et on se résignait souvent à perdre pour ne pas s'attirer une querelle avec Poigne de Fer, comme on l'appelait.

Son arrivée aux mines datait de quelques années, et son unique occupation était le jeu. Malheur à qui était pris par lui en train de tricher! Du reste, il aimait à répéter qu'au cas où on le surprendrait lui-même en flagrant délit, il se laisserait fusiller sans protestation.

En plusieurs occasions, il avait pincé, ou prétendu pincer, des joueurs déloyaux, et, au cri de : « Gare à la mort! », il leur avait brûlé la cervelle.

D'autres que lui tiraient facilement leurs armes; mais Poigne de Fer s'arrangeait toujours pour avoir son revolver prêt le premier, et il était rare qu'il manquât son but.

Tel était l'homme aux côtés duquel Buffalo Bill venait de s'asseoir, tandis que Johnny faisait le tour de la table pour se placer en face de l'éclaireur.

Une étroite amitié semblait unir Johnny et Poigne de Fer. En apercevant le «clerk», le joueur l'avait salué d'un signe de tête.

Peu après, il regarda Buffalo Bill et fronça les sourcils. Aussitôt il jeta, comme par distraction, une mauvaise carte, et le jeu tourna contre lui.

Il perdit encore la partie suivante. Alors, fixant le scout d'un air furieux, il l'interpella :

— Dites donc, l'amateur, retirez-vous de là ! Vous me portez malheur, à moins que vous ne lisiez dans mon jeu pour le plus grand profit des autres ?

— Je m'écarte volontiers, car il n'est pas amusant d'être auprès d'une brute; mais, si vous prétendez que je suis capable d'annoncer votre jeu aux autres, vous mentez.

C'était dit d'un ton cassant et assez haut pour que tous ceux qui se trouvaient là l'entendissent.

Tous pensaient que Poigne de Fer allait sauter sur l'étranger, qui ne savait évidemment pas à quel homme terrible il s'adressait.

— Ne le mettez pas en colère, pard ! murmura même Johnny.

Le scout sourit, et, chose étrange à dire, le joueur ne bondit pas sur lui, ne releva pas sa remarque et continua de jouer.

Tout cela ne fit que surexciter la curiosité des spectateurs. Ceux d'entre eux qui connaissaient le joueur pensèrent que l'étranger ne tarderait pas à payer cher l'audace avec laquelle il avait remis le bandit à sa place.

De nouveau, Poigne de Fer perdit, et, regardant encore Buffalo Bill, il dit :

— Vous êtes un oiseau de malheur, l'amateur ! Je vous prie de filer, et vite, hein ?

Le scout ne changea pas de couleur. Tranquillement, il se tourna vers Room Key Johnny et demanda :

— Y a-t-il un règlement qui m'interdise de demeurer ici, Johnny ?

— Non que je sache; seulement, quand Poigne de Fer dit quelque chose c'est qu'il le pense, et je crois que, si vous voulez vous épargner des ennuis, vous ferez mieux de lui obéir.

— Pard Johnny, je ne suis pas de votre avis. Je n'entends pas qu'on me chasse; donc je reste.

Un profond silence succéda à ces mots, et tous regardèrent Poigne de Fer.

Il souriait d'un sourire qui ressemblait à une affreuse grimace, et, contrairement à toute prévision, il répondit :

— Pard, vous avez du cœur au ventre. Il faut que je vous serre la main !

Buffalo Bill n'était pas homme à chercher des horions, quoiqu'il fût expert dans l'art de les distribuer.

Il connaissait la frontière comme nul autre au monde, et il savait que la peur est mauvaise conseillère.

La peur ? il n'en avait jamais senti l'atteinte. Ce ne fut certes pas à ce sentiment qu'il céda; mais il ne se souciait pas qu'on abusât de sa qualité d'étranger pour le pousser contre son gré à une rencontre avec Poigne de fer, qui, dans l'esprit des assistants, devait ajouter encore au prestige de celui-ci.

Lorsque le joueur lui tendit la main, le scout céda donc de la prendre et d'oublier l'incident.

Ce fut un tort. Au fond, Poigne de Fer ne cherchait que l'occasion de montrer sa force, et, au moment où Buffalo Bill mettait sa main dans sa grosse patte, il lui donna une violente secousse qui, le prenant au dépourvu, le fit presque passer par-dessus la table.

Beaucoup de consommateurs se mirent à rire. Mais, avec cette agilité merveilleuse et cet esprit de décision, qui l'ont rendu fameux, Buffalo Bill retrouva aussitôt son équilibre et allongea à l'homme un formidable coup de poing. Atteint en plein visage, Poigne de Fer chancela et relâcha son étreinte.

Un cri de joie sauvage s'échappa des lèvres des curieux. Ils présentaient une tragédie, et leurs instincts féroces se déchaînaient.

Si Poigne de Fer n'avait pas été assis au moment où il reçut cette terrible bourrade, il serait tombé par terre. Il se retint à son siège et se trouva debout vivement, la main sur la crosse d'un de ses revolvers.

Le mouvement n'échappa pas à Buffalo Bill. Un second coup de poing encore plus terrible que le premier abattit le bras de l'homme et le paralysa. Alors le scout l'empoigna d'une prise qui montra au bandit qu'il avait affaire à son maître, lui martela la face d'une grêle de coups et l'envoya rouler dans un coin.

Sans se soucier des hurlements qui partaient de tous les côtés, le scout se pencha sur le corps inerte de Poigne de Fer, le désarma et remit les quatre revolvers au barman.

— Gardez l'arsenal de ce gentleman, fit-il froidement; car je ne doute pas qu'il ne veuille tirer une salve dès qu'il se sentira un peu mieux.

Puis il quitta paisiblement le «saloon» suivi d'acclamations bruyantes, tandis qu'on posait de toute part à Room Key Johnny la même question :

— Quel est ce pard que vous avez là, Johnny ?

— Qu'on me damne si je le sais, répondit Johnny, qui n'avait pas percé l'incognito du chef des éclaireurs en regardant l'image du buffle et les quelques lettres tracées par lui sur le registre.

Bunco avait assisté silencieusement à cette scène.

Il n'était pas fâché de la leçon infligée à Poigne de Fer, car la frayeur que le bandit inspirait aux clients de la taverne les retenait souvent de jouer aux cartes, au grand détriment du patron, qui prélevait un pourcentage sur les gains.

Toutefois, Poigne de Fer ne fut pas long à recouvrer l'usage de ses sens. Il se releva lentement et passa sa lourde main sur ses yeux et son front, comme pour chercher à se rappeler ce qui lui était arrivé.

— Qu'est-ce qu'il y a eu, Johnny ? demanda-t-il au « clerk », qui était près de lui.

— Il vous a flanqué une pile, voilà !

— Mensonge ! fit le butor mollement, comme s'il n'était pas sûr de dire la vérité.

— Ma foi ! il est à l'hôtel, et, si vous désirez qu'il vous raconte l'affaire lui-même, je peux l'appeler.

Poigne de Fer lança vers la porte un regard rapide, qui exprimait quelque anxiété. Puis, remarquant l'absence de ses armes, il dit sauvagement :

— Où sont mes pistolets ?

— Il les a pris et les a donnés à Rum Charlie, dit le commis en parlant du barman, connu sous ce sobriquet peu flatteur, mais mérité.

— Les voici, Poigne de Fer, s'écria Rum Charlie, qui craignait le bravache, même désarmé.

Le joueur replaça ses revolvers dans sa ceinture pendant que Johnny ajoutait :

— Il a dit que l'envie pourrait vous prendre de tirer une salve dès que ces pistolets seraient rentrés en votre possession.

— S'il revient, il peut être sûr que je lui en tirerai une soignée, gronda Poigne de Fer.

— Je vais l'appeler, dit Bunco en marchant vers la porte.

Un pistolet dans chaque main, le joueur alla se poster au bout du bar, attendant l'arrivée du scout par l'entrée de l'hôtel.

Mais le patron Bunco ne revint pas avec son client, comme tout le monde s'y attendait et comme beaucoup le souhaitaient.

Il trouva le scout dans sa chambre, où il s'était rendu, non pas pour le ramener au « saloon », mais pour avoir un entretien avec lui ; car il comprenait que son hospitalité s'étendait cette fois à un personnage sortant de l'ordinaire.

— Ah, Patron, entrez ! dit le scout sitôt que Bunco eut frappé à sa porte ouverte.

Celui-ci crut que l'étranger était prêt à le recevoir en ennemi, car sa main était sur sa hanche, à portée de ses armes.

— J'espère que je ne vous dérange pas, Monsieur, dit le propriétaire du ton obséquieux qui lui était habituel.

— Non vraiment, au contraire ; je suis content de vous voir. Asseyez-vous ! fit Buffalo Bill, qui indiqua un siège de l'autre côté de la table devant laquelle il s'était assis lui-même.

Bunco prit la chaise et dit d'un ton flatteur :
— Ma foi ! Monsieur, vous êtes assurément doué d'une force étonnante, pour avoir eu raison de Poigne de Fer si facilement.

— Il n'aurait pas dû me chercher noise. Je n'aime pas ça. C'est pour la même raison que j'avais déjà corrigé votre commis.

— Oui, et vous lui avez donné une fameuse leçon, à lui aussi. Je me demande même comment il se fait que vous vous soyez raccommoqué avec Johnny ; il n'est pas homme à oublier ni à pardonner une injure.

— Oh, Johnny a tout ce qu'il lui faut ; et, si son ami Poigne de Fer n'est pas content, il pourra recevoir une nouvelle ration ; j'ai toujours en réserve de quoi satisfaire des brutes comme lui.

— Je pense qu'il en a assez pour une fois. Ce qui ne l'empêche pas d'attendre que vous rentriez au « saloon » pour recommencer la danse à coups de feu.

— Je ne le chercherais pas, mais qu'il ait soin de se tenir hors de mon chemin !

— C'est un homme dans les mains de qui le revolver est meurtrier, étranger, fit Bunco.

— Il l'est dans les miennes aussi.

La réponse était faite tranquillement, sans le plus léger accent de bravade.

On voyait que le scout ne disait que la vérité. Il n'y avait rien d'étonnant qu'il fût conscient de sa force ; il avait été mis assez souvent à l'épreuve, pour pouvoir avoir confiance en lui.

Bunco comprit la valeur de cette réponse et dit simplement :

— Bien, pard ! Seulement ouvrez les yeux durant votre séjour ici. C'est au moment où vous y penserez le moins que Poigne de Fer vous tombera dessus.

— Merci de l'avis, dont je ferai mon profit, Patron ! Mais je suis venu ici pour y passer quelques jours et principalement pour vous voir, et je n'ai pas envie de m'en laisser détourner par un ou plusieurs desperados comme le ruffian que je viens de châtier.

— Allons ! pour ma part je serai enchanté de vous héberger aussi longtemps qu'il vous conviendra de demeurer à Sawdust. Mais vous ne m'avez pas encore dit votre nom ?

— Peut-être ceci me servira-t-il de lettre d'introduction, dit simplement Buffalo Bill, qui releva la manche de son bras gauche et découvrit un bracelet d'argent enroulé autour de son poignet.

— Le Bracelet d'Argent !

Ce cri de surprise échappa aux lèvres du patron, qui, tour à tour, examinait le bijou et le visage du scout.

— Oui, dit avec calme Buffalo Bill. Vous le reconnaissez ?

— Certes ! venez-vous directement des montagnes ?

— Oui, je ne me suis pas amusé en route.

— Et les pards ?
— Ils vont bien. Je viens chercher des provisions pour eux.

— Ah, bon ! je vous donnerai ça. Je suppose que vous avez un cheval de bât avec vous ?

— Non, il faut que vous m'en procuriez un aussi.

— Très bien, pard. Je pourrai vous satisfaire. Dites-moi, quand comptez-vous repartir ?

— Bientôt, je crois, etc...

A ce moment un coup retentit à la porte, interrompant la phrase du scout.

— Entrez ! cria-t-il.

En même temps Bunco remarqua qu'il avait replacé la main sur son revolver.

Room Key Johnny entra et dit :

— Bunco, c'est un homme des montagnes qui veut vous voir.

— Qu'est-ce, Johnny ? demanda le propriétaire, qui semblait toujours se méfier quand on le demandait.

— Je l'ignore, mais il porte le bracelet d'argent.

— Ah ! fit Bunco. — Et il s'empessa de quitter la pièce, tandis que Buffalo Bill murmurait avec le plus grand calme :

— Maintenant, je suis refait.

Buffalo Bill s'était rendu en mission secrète à la ville de Sawdust. Il venait de délivrer Rose Ripley, une jeune fille qui avait été enlevée quelques années auparavant par une bande d'outlaws dite le Clan du Bracelet d'Argent, comme il est raconté tout au long dans le précédent fascicule de ces Mémoires, intitulé « Rip van Winkle, ou l'Ermite fou ». Nous ne pouvons que résumer rapidement cette histoire ici.

Le Clan du Bracelet d'Argent avait établi son repaire au milieu d'une chaîne de montagnes appelée les Haunted Mountains, les Montagnes hantées. Elle comprenait des mineurs aussi bien que des outlaws et des desperados de toute sorte ; et, pour empêcher les autres mineurs de venir les gêner dans leurs montagnes, les membres de la bande se déguisaient en revenants.

Ces bandits avaient l'habitude de se ravitailler chez Bunco. Pour ce faire, ils employaient comme messagers un cheval blanc et un chien, deux bêtes extrêmement intelligentes, dressées à faire le voyage seules et pendant la nuit.

Buffalo Bill avait capturé ces deux camarades muets, et le cheval l'avait conduit à la cabane où Rose Ripley était retenue prisonnière. Il avait rendu la jeune fille à son grand-père, Trapper Parson, qui la cherchait vainement dans les montagnes depuis longtemps.

Bill soupçonnait Don, l'Homme du Monte, qu'il savait être le chef de ces bandits, d'avoir d'autres captifs en son pouvoir.

Une belle créature, que sa voix merveilleuse avait fait appeler le Canari, était arrivée de l'Est deux

années auparavant et s'était engagée dans les Haunted Mountains avec un nommé Uncle Sol, ou l'Oncle Salomon, son guide.

Ces deux personnes avaient disparu comme par enchantement, et Buffalo Bill s'était donné la tâche de s'assurer si elles avaient été fait prisonnières par le Clan du Bracelet d'Argent.

Le scout avait laissé Trapper Parson dans les montagnes avec Toby, un éclaireur nègre, et s'était rendu à Sawdust dans l'intention de recueillir des informations complémentaires sur le dit Clan, avant d'essayer de le détruire.

Pour tromper le patron Bunco, qu'il voulait interroger, il avait glissé un bracelet d'argent, l'insigne symbolique du Clan, autour de son poignet. Ce bracelet avait été pris par lui à un outlaw qui l'avait attaqué, et dont sa balle infailible avait fait une victime.

Aussi, lorsque Bunco eut quitté la pièce pour aller voir un membre du clan qui venait d'arriver, Buffalo Bill se trouva-t-il placé en délicate posture.

— Maintenant, je suis refait, répéta-t-il, sans se départir de son merveilleux sang-froid.

Deux Messagers pour un.

Lorsque le patron Bunco eut pris congé de Buffalo Bill, pour aller voir la personne qui le demandait, il trouva au bureau de l'hôtel un homme dont la mise annonçait un mineur.

Cet homme portait une chemise de flanelle rouge, un chapeau de feutre et des culottes en peau de daim, emprisonnées dans des bottes à revers.

Un fusil était en bandoulière sur son dos, et il avait deux revolvers et un bowie-knife passés dans sa ceinture selon la coutume des mineurs, dont l'équipement ne serait pas considéré comme complet sans ces armes.

L'homme paraissait harassé par une longue et pénible course, et ses traits reflétaient une certaine anxiété. Mais, du front au menton, sa face avait un air de coquinerie auquel il était impossible de se tromper.

A l'approche du patron, l'étranger dit :

— Ohé, pard, comment allez-vous ?

— Quoi ! c'est vous, Fanshaw ? fit Bunco en lui serrant la main.

— Ça en a tout l'air, n'est-ce pas, pard ?

— Oui, parle ! mais qu'est-ce qu'il y a ?

— Bien des choses. Venez donc quelque part où nous puissions nous entretenir. Je vous remettrai une lettre que j'ai pour vous.

Le patron conduisit l'homme dans ses appartements privés.

— Quand vous êtes-vous mis en route? interrogea-t-il.

— Il y a juste seize heures. Rude course, allez! Mais voyons! prenez cette lettre.

Bunco prit la lettre et la lut; son visage, durant ce temps, refléta une vive surprise.

— C'est drôle, Fanshaw, murmura-t-il. Figurez-vous que cet ordre de votre capitaine m'a déjà été transmis par un autre messager, avec lequel j'étais en train de m'entretenir quand vous êtes arrivé. Et que signifie cette phrase du capitaine où il dit que des hommes sont sur votre piste?

— Ça signifie qu'il y a des hommes qui nous traquent dans la montagne, et qu'étant à court de combattants le capitaine vous donne certaines instructions auxquelles il faut vous conformer.

— Est-ce à dire qu'il veut que je débarrasse la montagne de ces gens-là?

— Oui.

— Et que je tire mon épingle du jeu ensuite?

— Précisément.

— Je crois que ça pourra se faire. Mais combien sont-ils, ces hommes qui sont sur votre piste?

— Trois.

— C'est peu.

— C'est plus que vous ne croyez, pard; car l'un d'eux n'est rien moins qu'une vraie «terreur», qui même tout ce qu'il entreprend tambour battant; et ses compagnons n'ont pas froid aux yeux non plus, bien que l'un d'eux soit un négerrillon.

— Un négerrillon?

— Comme vous le dites, et un soldat.

— Et les autres?

— L'un est Trapper Parson. Quant au premier dont je vous ai parlé, un de nos hommes qui connaît Buffalo Bill affirme que c'est lui.

— Dieu, non!

— Si!

— Moi, je ne le connais pas, Buffalo Bill; mais, si c'est l'homme qu'on dit, il ne se laisse pas marcher sur le pied.

— Voilà pourquoi je vous ai dit que ce trio-là valait plus que son nombre.

— C'est juste; mais êtes-vous sûr que ce soit lui?

— Je vous répète ce que Jake nous a affirmé, et, comme Jake est un soldat qui a déserté, qu'il connaît Buffalo Bill, qu'il l'a vu souvent, il ne doit pas se tromper.

— Qu'est-ce que Buffalo Bill serait venu faire par là?

— Il y est pour ses affaires, pard.

— Je comprends, et le capitaine veut s'en débarrasser?

— Oui, et des autres aussi.

— N'est-il pas capable de mener lui-même l'affaire à bien?

— Non; il a d'autre travail pour ses hommes.

B. B. 55. F.

— Je comprends bien. Je crois pouvoir me charger de ça. Mais je vous ai dit qu'il y a ici un autre messager de chez vous?

— Comment s'appelle-t-il?

— Je ne saurais vous le dire, Fanshaw. Il est arrivé cet après-midi de bonne heure, et il n'a pas tardé à être ici comme chez lui, car il a rossé Room Key Johnny, mon commis, et il a envoyé paître Poigne de Fer le plus proprement du monde.

— Ce serait Satan, à vous entendre. Qui est-ce?

— Je l'ignore, je vous dis; mais j'imagine que vous pourriez le reconnaître.

— Blablou! Seulement, si c'est un des nôtres, il a abandonné son poste.

— Non, il m'a apporté les mêmes instructions que vous de la part de votre capitaine, quoique verbalement.

— Pard, il y a quelque chose qui cloche là-dessus; je parierais que vous vous êtes laissé monter le coup.

— Je parie bien que non, car il porte le bracelet d'argent.

— Alors ça va bien.... Voyons, où est-il?

— Dans sa chambre, où je causais avec lui quand vous êtes arrivé.

— Et il a étrillé Johnny et Poigne de Fer?

— Admirablement, et je n'en ai pas été fâché, ni pour l'un ni pour l'autre.

«Le fait est que Room Key s'en fait un peu trop accroire. Quand des étrangers se présentent, il prend de grands airs. Il a fait quelque chose qui n'a pas plu à notre Bracelet d'Argent, et tout d'un coup j'ai vu mon Johnny s'allonger à la renverse dans un coin.

«Toutefois l'étranger s'est raccommoqué avec lui, en apparence, du moins. Au fond, mon opinion est que Johnny lui garde une dent. Ils ont bu une bouteille de champagne ensemble et sont allés ensuite voir Poigne de Fer et quelques autres jouer aux cartes.

«J'ai aperçu Johnny qui faisait des signes à Poigne de Fer; il ne tarda pas à y avoir quelques mots d'échangés entre celui-ci et l'étranger, et alors ce fut un vrai tremblement de terre.

«En un clin d'œil, avant d'avoir eu le temps de frapper ou de faire feu, Poigne de fer était par terre assommé; l'étranger lui enleva ses pistolets, qu'il remit à Rum Charlie; après quoi, il sortit et gagna sa chambre.

«Alors Poigne de Fer est redevenu hardi; il souhaitait que l'étranger revînt afin de lui régler son affaire. Sur ce, j'allai prévenir mon client, et c'est alors que j'appris qu'il faisait partie du Clan du Bracelet d'Argent.

— Ça doit être un chef en ce cas. Pourtant je ne vois pas qui ça peut être, Bunco. Mais, puisqu'il porte l'insigne, il n'y a pas d'erreur.

— Allons à sa chambre, vous le verrez.

— Entendu!

Et les deux hommes se dirigèrent vers la pièce occupée par Buffalo Bill. Mais ils eurent beau frapper, ils n'obtinrent pas de réponse, et, lorsque le patron eut ouvert la porte avec sa double clé, il constata que la chambre était déserte.

Réduit au Silence.

Peu après que Bunco l'eut quitté pour aller voir Fanshaw, Buffalo Bill se leva, examina soigneusement ses armes et sortit à son tour.

Au lieu déboucher directement sur la piazza, il passa par le bureau, où Room Johnny avait installé un Chinois à sa place pendant qu'il allait au «saloon».

Là, Buffalo Bill regarda à travers la fenêtre de la salle, et, voyant Poigne de Fer se diriger vers la porte de sortie, il se recula pour se dissimuler dans l'ombre.

Au moment où il allait arriver sur la piazza, le bravache se retourna en criant :

— Je le trouverai bien, allez, pards ! Et alors je vous promets que vous assisterez à une belle danse ! Puis il fit claquer la porte et descendit les marches.

— Filez, Monsieur, filez vite !

En entendant ces mots, à lui adressés, Poigne de Fer jeta un coup de œil en arrière et aperçut son ennemi le revolver levé. D'un bond, il sauta du haut en bas de la piazza et s'élança dans la rue, s'attendant évidemment à recevoir une balle.

Buffalo Bill salua d'un éclat de rire la fuite du coquin et entra dans le «saloon».

A sa vue, une stupeur saisit tous ceux qui se trouvaient là. Il n'eut pas l'air de s'en apercevoir, gagna un coin, s'assit à une table, le dos au mur, dans une position telle que personne ne pouvait le prendre à revers, et qu'il embrassait toute la salle du regard.

Il parut s'intéresser à une partie de cartes qui se faisait près de lui et regarda les joueurs de l'air de quelqu'un qui n'a pas à se préoccuper d'autre chose.

Pourtant, depuis qu'il savait qu'un autre homme était à l'hôtel, portant le bracelet d'argent, Buffalo Bill ne se dissimulait pas qu'il y avait là sérieuse matière à réflexion.

Autant valait donc qu'il allât au devant du danger, et il préférait se tenir au milieu des clients de la taverne que tout seul dans sa chambre.

Le scout savait que tous les yeux étaient fixés sur lui, et qu'on l'admirait à cause de la défaite qu'il avait infligée à Poigne de Fer, avec lequel aucun de ceux qui étaient là n'aurait osé se mesurer dans un corps à corps, bien que plusieurs n'eussent pas craint de lui tenir tête les armes à la main.

Voyant où il en était et qu'il pourrait avoir besoin d'aide, il prit le plus sûr moyen de gagner le cœur des hommes qui l'entouraient. Se levant, il s'approcha du comptoir et dit d'un ton dégagé :

— Gentlemen, j'ai le gosier si sec qu'il va prendre feu si je ne l'arrose pas.

«Veuillez-vous accepter un verre ? Je vous invite tous.

Ils se levèrent comme un seul homme, et, pendant dix bonnes minutes, Rum Charlie et ses aides eurent fort à faire à les servir.

— A votre bonne santé, Gentlemen !

Et tous vidèrent leurs verres en arrondissant le coude.

La note réglée, le scout retourna à sa place et continua à s'intéresser à la partie de cartes qui s'était engagée de plus belle.

— Il faut que je vous dise de vous méfier de Poigne de Fer, pard, car il est furieux, fit un des joueurs en se tournant vers lui.

— Peuhl ! je viens de lui donner une belle peur. Je l'ai rencontré en entrant ici. Je ne pense pas qu'il soit bien dangereux ; mais je vous remercie tout de même.

On ne lui demanda rien de plus, car il ne paraissait pas homme à se laisser questionner de trop près. Seulement, tout le monde désirait en apprendre davantage.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit, et Room Key Johnny parut. Apercevant Buffalo Bill, il alla s'asseoir près de lui.

Pou après, la porte s'ouvrit encore, et, cette fois, ce furent Bunco et Fanshaw qui se présentèrent.

Le scout vit bien qu'ils venaient pour lui, mais il se contenta de s'assurer que ses armes étaient prêtes, et, sans quitter sa position, il eut l'air de s'absorber dans le jeu de ses voisins.

Buffalo Bill n'avait fait que jeter les yeux sur le compagnon du patron ; mais l'autre le dévisageait.

— Le connaissez-vous ? murmura Bunco à l'oreille du bandit.

— Non.

— Est-ce Buffalo Bill ?

— N'ayant jamais vu le scout, je ne sais pas ; mais celui-là est un gaillard à coup sûr

— Un gaillard dangereux, oui.

— Je suis plus dangereux quand je m'y mets, pard.

— Que'est-ce qu'il faut faire ?

— Comment ! Mais, si c'est un imposteur, il faut bien le mettre au pied du mur.

— Je vous répète qu'il porte le bracelet d'argent.

— Il ne l'a pas loyalement, car je connais tous ceux qui font partie de la bande.

— Pourtant il m'a bien transmis les mêmes ordres que vous.

— Il y a quelque chose de louche là-dessous, Bunco. Autant le voir mort, que vivant.

— S'il n'est pas ce qu'il prétend, oui; mais comment se débarrasser de lui?

— Je vais lui chercher querelle.

— A votre idée.

— Et le tuer.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre qu'il soit couché?

— Non, j'aime à me payer la farce d'une bataille en public, et les pards d'ici me considéreront comme un fier coq si je fais mordre la poussière à cet élégant compagnon.

— C'est un fier coq lui-même.

— Je me charge de rogner ses ergots, Bunco.

« Je vise et tire avec la rapidité de l'éclair; mon coup d'œil est infallible; je suis de taille à étouffer un ours gris dans un corps à corps; et, avec le couteau, vous m'avez vu à l'œuvre.

— Je sais que vous êtes fort, Fanshaw; mais il l'est aussi.

— Possible; seulement je vaudrais mieux que lui, et je le lui prouverai.

Et Fanshaw, qui s'était arrêté au bar avec le patron, vida son verre d'un trait; puis il alla droit à Buffalo Bill.

— Pard, lui dit-il, puisque vous ne faites rien, que diriez-vous d'une partie de cartes?

Le scout leva les yeux et répondit tranquillement:

— Merci, je n'ai pas envie de jouer, ce soir.

— Mais j'en ai envie, moi!

— Alors, jouez avec un autre.

— Non. Je vous ai choisi comme adversaire, et je veux que vous me teniez tête.

— Pensez-vous que vous pourriez tricher avec moi, parce que je suis jeune et innocent?

Tous ceux qui avaient vu Fanshaw s'approcher du scout comprenaient qu'il avait autre chose en tête qu'une simple partie.

C'était d'une nouvelle provocation à l'adresse de l'étranger qu'il s'agissait; l'intérêt de toute la salle fut éveillé sur-le-champ, et l'attention se concentra sur les deux hommes.

Fanshaw était un gars bien découpé, solidement musclé, avec des bras longs et puissants. Un pareil adversaire devait être difficilement vaincu dans un corps à corps.

Ses traits exprimaient une témérité poussée jusqu'à ses dernières limites.

L'alcool le surexcitait encore. Il dit avec emportement:

— Osez-vous prétendre que je triche, avant de m'avoir vu toucher une carte?

— Si j'en juge par votre mine, je ne crois pas me tromper en l'affirmant, répondit Buffalo Bill, qui ne bougea pas de son siège.

L'homme porta la main à son pistolet, mais, voyant que le scout avait déjà saisi une arme, il dit:

— Je vous ai demandé de jouer aux cartes, mais

je ne suis pas difficile, je me contenterai d'offrir à ces bons garçons le spectacle d'un petit combat singulier.

— Avec des balles ou avec les poings?

— Avec les poings d'abord, et, si vous êtes capable de me résister quand je vous tiendrai dans mes griffes, nous essaierons avec des pistolets, des couteaux ou ce que vous voudrez.

— Je ne suis pas une brute ni un matamore de taverne comme vous, mais, si vous tenez à divertir ces bons garçons, comme vous dites, déposez vos armes et mettez-vous en garde.

— J'accepte. Déposez vos armes là. Revolver pour revolver.

Et l'homme posa un revolver sur une table, tandis que Buffalo Bill, toujours assis, faisait de même.

Ensuite Fanshaw se débarrassa de son bowie-knife, exemple que le scout s'empressa de suivre.

Puis le second pistolet du bandit rejoignit le premier, quoique plus lentement et comme s'il hésitait à retirer la main dont il le tenait.

Aussitôt Buffalo Bill jeta son deuxième revolver sur la table, disant:

— Après?

— Je n'ai plus d'autre arme. Je ne porte pas tout un arsenal sur moi.

— Bien, je suis prêt.

— Levez-vous alors et approchez-vous! dit Fanshaw.

Et il se carra, les poings hauts, devant le scout, dans une attitude qui révélait une longue pratique de la boxe.

— Mon cher Monsieur, vous avez dit que vous vouliez divertir les Gentlemen ici présents; je veux bien vous y aider, mais il faut que vous commenciez l'attaque.

— C'est juste!

— Il a raison!

— Sautez dessus!

— Cognez le premier!

Ces cris approbateurs de la remarque du scout irritèrent le fanfaron, qui, sans attendre que Buffalo Bill se fût levé, bondit en avant et lui lança un coup de poing à la tête.

Le scout para et riposta immédiatement avec tant de force que l'homme, son poids aidant, bascula en arrière, entraînant une table, des chaises et plusieurs spectateurs dans sa chute.

Peu s'attendaient à une pareille botte et, moins que tous les autres, Fanshaw, qui n'avait jamais douté que son poing rencontrerait la tête de l'étranger.

Il en eut la respiration coupée, et il se releva lentement, sous les huées de la foule.

Un vrai coup de pied de mule, eh, pard? rugissait Room Key Johnny.

Fanshaw respira longuement. Sa face était blême de fureur. Brusquement il fonça sur le scout, le bras droit replié pour décocher un coup mortel.

Mais de nouveau Buffalo Bill arriva juste à la parade, en même temps qu'il écrasait lui-même de son poing droit le visage de son assaillant.

L'homme s'allongea par terre comme une masse, et Buffalo Bill se disposait à retourner tranquillement à la table où il avait déposé sa ceinture d'armes, quand un cri poussé par toute la salle le fit s'arrêter net.

— Attention ! il est armé !

Le bandit s'était soulevé, ramassé comme pour bondir sur son ennemi, et il avait tiré un revolver d'une de ses bottes.

Plus vite que l'éclair, si vite qu'on ne vit point comment se fit la chose, Buffalo Bill tira un revolver de sa chemise, et sa bruyante détonation se confondit avec celle de l'arme de Fanshaw, car les deux coups partirent ensemble.

Fanshaw, une balle dans le front, s'abattit lourdement pour ne plus se relever, tandis que Buffalo Bill marchait vers la table, reprenait ses armes et expliquait avec un merveilleux sang-froid :

— J'ai vu ce revolver dans une de ses bottes, c'est pourquoi j'ai eu soin de garder un pistolet sur moi.

— Vous avez bien fait.

— Nous avons eu le petit divertissement promis.

— Il a attrapé ça juste entre les yeux.

D'autres remarques, d'autres éloges portaient de tous les côtés à la fois. Buffalo Bill s'approcha de Bunco et lui dit tout bas :

— Pourquoi avez-vous laissé cet imbécile m'attaquer ? Vite, enlevons son cadavre d'ici et dépêchons-nous de lui ôter son bracelet d'argent, car, si on le voyait, nous serions perdus.

— Alors vous ne m'avez donc pas trompé ? dit Bunco surpris. Vous faites bien partie de la bande ?

— Pensez-vous que le capitaine confie toutes ses affaires à chacun de ses hommes, et qu'il n'ait pas d'espions ? répondit évasivement Buffalo Bill.

Bunco n'insista pas. Vivement il pria Room Key Johnny de l'aider à transporter le corps du bandit hors du «saloon», tandis que Buffalo Bill se hâtait de sortir, malgré les nombreuses invitations de «prendre quelque chose» qui lui étaient faites, et au milieu des acclamations enthousiastes de tous ces hommes, que sa froide bravoure transportait d'admiration.

Et plus que jamais on se répétait la même question les uns aux autres :

— Savez-vous qui c'est ?

A quoi personne ne pouvait répondre.

Stratégie.

Bunco, le propriétaire du «Repos du Pêcheur», était perplexe.

Jusqu'à ce que sa conversation avec Fanshaw lui eût inspiré des doutes sérieux à cet égard, il avait bien cru que son mystérieux client était un des membres du Clan du Bracelet d'Argent.

Mais il connaissait Fanshaw, et il ne pouvait douter de lui.

Comment n'aurait-il pas été ébranlé dans son idée première après ce que lui avait dit cet homme, en qui il avait eu confiance jusqu'ici ?

Certes, si l'étranger jouait la comédie, il la jouait avec une hardiesse et un naturel merveilleux.

D'autre part, ne portait-il pas l'emblème de la bande et n'était-il pas venu franchement à Bunco ? !

Enfin, il paraissait être au courant des habitudes de la bande et connaître l'endroit de la montagne où elle s'était cantonnée ; et il avait apporté au patron des ordres si précis concernant les besoins du chef des bandits que personne, parmi les initiés, n'aurait pu se méfier de lui.

Ce pendant l'arrivée de Fanshaw et ses assertions avaient troublé la belle quiétude de Bunco, qui commençait à se demander ce que tout cela signifiait.

Fanshaw lui avait dit que trois hommes étaient en campagne pour élucider le mystère dont s'enroulait le Clan du Bracelet d'Argent, et que l'un des trois était Buffalo Bill.

Le scout était connu jusqu'aux limites extrêmes des Etats-Unis comme le plus terrible ennemi des Indiens. Il avait suivi des pistes que les Rouges eux-mêmes ne pouvaient démêler, et il inspirait un effroi salutaire aux brigands de grand chemin et autres mal-faiteurs.

Vivant dans les camps et les forts militaires, il ne se montrait pas souvent dans les centres miniers, et pourtant il n'était pas un mineur qui n'eût entendu parler de lui.

Fanshaw ne le connaissait pas pour l'avoir vu ; mais un de ses camarades avait cet avantage, et ce dernier avait reconnu le scout dans un des trois hommes qui exploraient les montagnes. C'était ce qui avait fait craindre à Fanshaw que l'étranger et Buffalo Bill ne fussent une seule et même personne.

Que ce fût Buffalo Bill ou un autre, et bien qu'il portât le bracelet d'argent et qu'il connût au moins une partie des secrets du Clan, Fanshaw se refusait à croire que ce grand et bel homme, qu'il n'avait jamais vu et dont ni le chef ni aucun de ses camarades ne lui avaient jamais parlé, fût affilié à leur bande.

Voilà pourquoi, décidé à tuer celui qu'il considérait comme un imposteur, il s'était arrangé de manière à lui chercher noise.

On a vu qu'il avait payé de sa vie cette maladroite tentative. Aussi Bunco ne savait-il plus que

faire, quand Buffalo Bill, s'approchant de lui, avait murmuré l'ordre de ne pas laisser voir aux autres le bracelet d'argent passé au poignet du cadavre de Fanshaw.

Cette précaution fit que Bunco s'imagina que, malgré tout, Fanshaw s'était trompé. Les quelques mots prononcés ensuite par le scout le confirmèrent dans son erreur. Un peu tranquillisé, il s'empressa, avec l'aide de Room Key Johnny, de porter le corps dans une chambre inoccupée.

Puis il laissa le commis veiller le mort, et il courut à la chambre de Buffalo Bill.

— Dites, pard, Fanshaw avait donc tort, décidément ? interrogea-t-il.

— Il me semble.

— Fanshaw pensait que vous étiez peut-être Buffalo Bill ?

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit le contraire ?

— Le fait est que je n'en savais rien.

— Vous saviez bien que Buffalo Bill ne pouvait pas porter le bracelet d'argent ?

— C'est juste ; et vous le portez, vous !

— Vous le voyez vous-même.

— Fanshaw est allé trop vite en besogne.

— Je suis d'avis qu'il n'a été assez vite en tirant sur moi, répondit le scout avec une belle humeur peu commune.

— C'est vrai ; mais vos mouvements sont tellement rapides que je ne connais personne de comparable à vous. C'est foudroyant.

— Quand on vit comme moi au milieu du danger, il ne faut pas être manchot.

— Ainsi, vous êtes l'espion du capitaine ?

— Oui ; je suis un espion, et j'espère que nul autre membre de la bande ne commettra désormais la même erreur que Fanshaw.

— Vous auriez dû lui dire qui vous étiez.

— Je ne le pense pas. Vous lui aviez dit que je portais l'emblème du Clan, cela suffisait. C'est lui qui n'aurait pas dû me chercher querelle pour amuser la galerie et par simple gloirie.

« Si encore il avait déposé loyalement toutes ses armes sur la table, j'aurais fait comme lui. Mais, voyant qu'il gardait un revolver dans la tige de sa botte, après m'avoir affirmé qu'il s'était désarmé complètement, ma foi ! je n'ai pas voulu me démunir de mon pistolet de poche, et c'est heureux pour moi.

« Il aurait mieux fait de se contenter de la leçon de boxe que je venais de lui donner, et de se retirer avec ça. Il serait encore en vie.

— Bien raisonné, pard !

— Avez-vous pris le bijou ?

— Johnny garde le cadavre, afin de tenir les curieux à l'écart ; il a envoyé chercher une lime avec laquelle il enlèvera le bracelet.

— Quand ce sera fait, vous me le remettrez.

— Vous le voulez ?

— Oui, c'est ma propriété, par droit de conquête, et je veux l'emporter comme une preuve à l'appui du rapport que je ferai.

« Autre chose. Ça va peut-être vous déranger, mais il faut que vous exécutiez les ordres du capitaine ce soir, car je partirai demain à l'aube.

— Il est près de onze heures. Le magasin est fermé et...

— Vous l'ouvrirez, parbleu ! Je pars au lever du jour.

— Pard, je ne pense pas pouvoir rassembler toutes ces choses-là en si peu de temps.

— Faites pour le mieux et procurez-moi un bât aussi.

— Et un cheval ?

— Inutile. Je prendrai celui de Fanshaw.

— Je peux vous donner une meilleure bête de charge que la sienne.

— Je ramènerai le cheval de Fanshaw, ses armes et tout le reste dans la montagne, répondit résolument le scout.

Et Bunco dut comprendre que son client ne plaisantait pas.

Du reste, Buffalo Bill, qui craignait une trahison, ajouta pour le convaincre :

— Je vais de ce pas à l'écurie, et je veillerai à ce qu'un homme s'occupe des chevaux cette nuit.

— Oh ! j'y veillerai bien.

— Je préfère m'en charger moi-même, dit Buffalo Bill, qui quitta sa chambre pour se rendre à l'écurie, laquelle attendait à l'hôtel.

Un homme s'y trouvait. Il reçut maussagement le scout, mais sa mauvaise humeur ne résista pas au don d'une pièce d'or que lui fit Buffalo Bill.

— Quel cheval l'homme des montagnes montait-il ?

— Ce cheval blessé là, pard.

— Oh, le bel animal, fit le scout en admirant la bête que l'homme lui montrait à la lueur d'une lanterne.

— Oui, pour une belle bête, c'en est une. N'empêche qu'elle a conduit son cavalier à un fichu endroit, ce soir.

— Comment ça ?

— Oui, puisqu'il y a été tué.

— Ah, bien ! Je comprends.

— Assistiez-vous à la bagarre ?

— C'est moi qui ai tué le gentleman.

Le palefrenier tressaillit et contempla son visiteur avec admiration.

Il n'était pas de service à l'arrivée du scout, et c'était la première fois qu'il le voyait.

— On dit que vous êtes vif comme la poudre, Monsieur, reprit-il avec intérêt.

— Mon ami, occupez-vous donc d'étriller mon cheval qui est là-bas et le cheval blanc aussi, car je l'emmènerai également. Pour vous récompenser,

je vous donnerai une pièce d'or pareille à celle que je viens de vous remettre.

— Compris, Monsieur! On soignera ça, car on aime votre genre.

— Et trouvez-moi un bât pour le cheval blanc, tout en me gardant sa selle jusqu'à ce que je revienne.

— Il sera fait comme vous l'ordonnez, Monsieur, promet le palefrenier.

De retour à l'hôtel, Buffalo Bill se rendit directement à la pièce où l'on avait déposé le cadavre et frappa à la porte.

— On n'entre pas, répondit la voix de Bunco.

— Pardon! vous savez qui je suis, laissez-moi entrer.

— Non. Personne ne peut venir troubler la paix du mort, riposta Room Key Johnny.

— Ce n'est pas mon intention non plus, seulement je veux entrer parce que j'ai affaire à vous, insista le scout.

— Je vous verrai plus tard.

— Non, tout de suite.

Et, se jetant de tout son poids contre la porte, Buffalo Bill l'enfonça.

Johnny et Bunco firent en vain le geste de tirer leurs revolvers; il les couvrait déjà tous les deux de ses armes.

— Quoi, pard! fit alors le patron. C'est donc vous?

— Nous ne vous avions pas reconnu à la voix, appuya Johnny.

— Vous auriez dû vous nommer, dit encore Bunco.

Buffalo Bill sourit, repoussa la porte, la cala avec une chaise et dit:

— Allons, pards, trêve de plaisanteries! Vous saviez très bien qui était là; seulement vous désiriez voler la poudre d'or de Fanshaw avant de me laisser entrer.

« Il y en a beaucoup, eh?

— Oui, il y en a un bon poids. J'étais en train de la mettre de côté pour le capitaine, dit Bunco, qui mentait effrontément.

— Vous oubliez, Patron, que c'est moi qui suis son héritier. Il me faut sa poudre d'or. J'en disposerai à mon gré.

— Comme vous voudrez, pard!

Trois sachets de peau remplis de poudre lui furent remis aussitôt.

— Et le bracelet d'argent? dit le scout.

— C'est Johnny qui l'a.

A regret, le commis tira de sa vaste poche le bijou arraché au poignet du mort.

— Merci, dit le scout en le serrant dans un autre petit sac de peau.

« Maintenant, Bunco, je suis décidé, comme je vous l'ai dit, à partir de bon matin. Tenez donc tout prêt.

— Impossible, pard!

— Votre magasin touche à l'hôtel. Votre commis, que je viens de voir, déclare qu'il peut exécuter n'importe quel ordre. Si vous refusez, je me procurerai ce qu'il nous faut ailleurs, et je rapporterai le fait au capitaine.

Cette menace parut amener le patron à résipiscence, et il dit hargneusement:

— Bien. S'il le faut, il le faut... Je ferai la chose.

— Johnny, vous me tiendrez mon déjeuner prêt, et vous me réveillerez, pour que je puisse partir à mon heure.

— Dormez-vous si profondément que vous ne puissiez vous réveiller tout seul?

— Si je vous dis oui, n'en profitez pas pour venir me dépouiller pendant mon sommeil, répondit Buffalo Bill.

Et il se retira après leur avoir dit bonsoir.

Trahison.

— Je n'aime pas à me mêler des affaires d'autrui, mais en ce moment je fais œuvre de détective, et il faut que je recueille le plus d'indices possible. Ce Bunco est affilié au Clan du Bracelet d'Argent, j'en suis sûr maintenant; mais je veux savoir la cause de la disparition mystérieuse de cette dame qu'ils appellent Canari Noir et de son guide.

« Il est étrange que Don soit parti le jour même de son arrivée; j'approfondirai aussi ce mystère, si je le puis.

Ainsi monologuait Buffalo Bill en se rendant à sa chambre.

Il prépara tout pour être prêt à partir au réveil, puis il alla regarder les portraits suspendus au mur, qui étaient celui de Don, l'Homme du Monte, et celui de Canari Noir.

Il les enleva de leurs clous plantés dans la muraille, les retira de leurs petits cadres et vérifia, derrière les cartes, l'artiste, en murmurant :

— C'est le même photographe qui les a faits, je m'en doutais.

Ensuite il examina les bagages de Don, dans lesquels il eut l'air d'avoir fait une découverte intéressante.

De là, il passa aux objets abandonnés par Canari Noir, que Bunco avait sortis de la malle et déposés dans un cabinet.

Cette fois aussi, il parut découvrir quelque chose d'intéressant, et visiblement satisfait, il murmura :

— A présent, tâchons de dormir.

Pendant ce temps, un homme était assis tout seul dans le bureau de l'hôtel.

C'était Room Key Johnny, et, à la façon dont il regardait la porte, on pouvait croire qu'il attendait anxieusement quelqu'un.

Peu auparavant, Bunco s'était retiré dans sa chambre; puis il était passé au magasin pour emballer les objets demandés par le chef, et Johnny, après avoir fermé la porte de la pièce où gisait le cadavre, avait appelé un domestique chinois et l'avait envoyé en course.

Le Chinois ne tarda pas à revenir. Le commis lui demanda vivement:

— L'as-tu vu?

— Oui, j'ai vu lui tout de même.

— Vient-il?

— Lui vient très vite.

— Bon! Va te coucher et tâche de tenir ta langue, si on t'interroge demain.

— Moi tiens ma langue, oué! dit le Chinois, qui s'éclipsa.

— J'ai hâte qu'il arrive! répétait à demi-voix Johnny.

Peu après, la porte d'entrée de l'hôtel s'entr'ouvrit, et une figure se glissa avec précaution dans l'entrebaïllement.

— Entrée, Poigne, dit le «clerk».

En effet, c'était le bandit. Il ne se le fit pas répéter et pénétra vivement dans le «hall».

Il avait l'air démoralisé, bien différent du matamore à tous cris qu'il était quelques heures auparavant. Johnny fut frappé de ce changement.

— Johnny! dit l'homme d'une voix légère comme un souffle.

— Quoi, Poigne de Fer?

— Où est-il?

— Qui ça?

— Celui qui m'a attaqué?

Au lit.

— Vous êtes certain qu'il ne veille pas?

— Non, il s'est retiré pour dormir.

— J'en suis heureux.

— Eh bien! mon brave, vous avez l'air ennuyé.

— Je le suis vraiment, Johnny.

— Pourquoi?

— A cause de cette sale histoire.

— C'est un rude lapin, eh?

— Sûr!

— Il vous a roulé avec une facilité étonnante.

— Ne m'en parlez pas, Johnny.

— Je vous dirai, Poigne de Fer, que je ne m'y attendais pas. Je vous croyais de taille, et c'est pour quoi je l'ai conduit à votre table.

— Je n'ai pas hésité non plus à le provoquer, n'est-ce pas vrai, Johnny?

— En effet.

— Résultat: il n'a pas été loin de tuer le fils de de mon père.

— Ça, c'est vrai.

— Et, quand j'ai quitté le saloon, en mettant les pieds sur la piazza, je l'ai vu qui était là; et il m'a visé en me criant de filer.

— Et?

— J'ai filé, Johnny!

— Vous avez couru?

— Je le crains, Johnny.

— Vous a-t-il tiré dessus?

— Non; mais il a ricané, comme s'il était heureux de me voir fuir; et, ma foi! je n'ai pas demandé mon reste, car j'avais une rude peur d'attraper la fièvre de cimetière.

— Dame! il a supprimé un bon garçon de cette façon-là, ce soir.

— J'ai appris ça, Johnny, et c'est pourquoi je prends garde à moi en venant. J'avais peur que les camarades ne le lançassent à mes trousses.

— Vous savez bien que nous fermons à minuit. Il n'y a plus personne ici. Sans cela, je ne vous aurais pas fait demander.

— Avez-vous la clé du bar, Johnny? J'ai horriblement soif.

— Oui je l'ai. Nous allons prendre quelque chose.

Ils se rendirent au «saloon», et, après s'être donné du cœur en avalant un verre de «raide», Johnny reprit:

— Entendez-vous laisser ce type-là conquérir la ville, pard?

— Il l'a déjà conquise.

— Alors, ne comptez-vous pas la lui reprendre?

— Johnny, laissez-moi vous parler franchement.

Vous me connaissez, vous m'avez vu à l'œuvre, et je me suis mis au premier rang ici, d'une manière que je peux appeler distinguée. Mais cet homme m'a complètement détrôné! Jamais je ne me serais imaginé que quelqu'un pouvait avoir une poigne comme la sienne. Il tire aussi bien qu'il cogne, juste au bon endroit. On l'a bien vu ce soir, quand il a mis une balle entre les yeux de ce pard. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit.

— C'est vrai: ce fut un beau coup!

— Eh bien! je suis brûlé à Sawdust, comme on dit. C'est une affaire finie pour moi. Il faut que je m'en aille, ou les garçons n'auront plus d'égards pour moi.

— Dites, Poigne de Fer?

— Quoi, Johnny?

— C'est justement pour cela que je vous ai appelé.

— Parce que je quitte la ville?

— Oui.

— Vous avez quelque chose en vue?

— Je vais vous dire, Poigne. Ce gaillard-là a un tas de poudre d'or, et il dort sur ses deux oreilles.

«J'ai une clé de sa chambre; allons-y en tapinois. Vous le dépêcherez d'un coup de couteau, et, s'il se réveille, je vous prêterai main-forte.

«Vous prendrez l'or, vous vous esquiverez, et tout sera dit, car je raconterai aux autres que j'ai vu l'assassin s'enfuir, et que ce n'était pas vous.

«Qu'en pensez-vous?

— Où faudra-t-il que j'aille après ?
 — Au Cañon de l'Ermite. Vous y resterez caché jusqu'à ce que je vous amène un cheval et tout ce qu'il vous faut. Et je vous dirai encore où vous pourriez aller.

« Voyons, est-ce conclu, Poigne de Fer ? »

— J'accepte !

Les Assassins.

Les portes des chambres, à l'hôtel du « Repos du Pêcheur », avaient des serrures qui offraient une particularité dont Room Key Johnny n'était pas peu fier.

Le « clerk » pouvait ouvrir ces portes, même quand elles étaient fermées à clé à l'intérieur, et que la clé était restée dans la serrure.

Johnny disait volontiers qu'il avait fait son apprentissage de serrurier. Ce dont il ne se vantait pas, par exemple, c'était d'avoir lâché ce métier, tout en profitant de ce qu'il y avait appris, pour exercer celui de cambrioleur.

L'application abusive de ses connaissances techniques avait amené pour Room Key Johnny l'obligation de s'exiler. En opérant un vol avec effraction, il s'était laissé entraîner à commettre un meurtre, qui le mettait dans le cas de finir une cravate de chanvre au cou, s'il remettait jamais les pieds dans son pays natal. Prudemment, il s'était enfui vers les terres du soleil couchant, à Sawdust, où il s'était fait une belle réputation.

À l'hôtel, Room Key Johnny s'était empressé de tirer parti de son art ; et il résultait que ce coquin était capable de faire ce qu'il avait annoncé à Poigne de Fer, c'est-à-dire d'ouvrir sans bruit et du dehors la porte du scout.

Poigne de Fer ayant accepté sa proposition, Johnny, qui le voyait encore tout ému, lui dit :

— Un autre verre, Poigne ?

Le verre bu, il ajouta :

— Mon couteau est rouillé, Poigne. Servez-vous du vôtre et tâchez de frapper comme il faut.

— Entendu, dit l'homme en tirant son bowie-knife et en passant le doigt sur le fil et la pointe de l'arme.

Johnny, comme on le voit, était à la fois rancunier et prudent. Il voulait se venger de l'affront qu'il avait reçu de l'étranger, mais il désirait qu'un autre servit sa vengeance.

— Comment faut-il m'y prendre, Johnny ?

— Je ferai tourner la clé dans la serrure avec mes joujoux, et je tirerai le verrou de même.

« Alors nous entrerons, vous vous glisserez jusqu'au lit, et vous lui allongerez un coup de couteau. S'il résiste, je serai là pour lui faire tâter le mien. En tout cas, il ne faut pas se servir de pistolet. »

— Non.

— Si tout va bien, que l'éveil ne soit pas donné dans la maison, je me charge de vous mettre en route avec l'or et tout le reste. Mais, s'il se cabre et jette l'alarme, vous sauterez par la fenêtre, et moi, je ferai mine d'arriver, comme attiré par le tapage. Aussi vais-je d'abord défaire mon lit et me déshabiller à moitié. L'explication sera plausible, puisque, comme vous le savez, je couche tout près, dans le bureau.

— Oui.

— Êtes-vous disposé ?

— Passez-moi encore une goutte de raide pour me tendre les nerfs.

— Attention ! ne vous soulevez pas, Poigne !

— Pas de danger, pard !

Ce dernier verre avalé, les deux hommes quittèrent le « saloon ». Le « clerk » ôta une partie de ses vêtements et défit les draps de son fit, qui se trouvait dans l'alcôve d'une pièce contigüe au bureau ; puis ils se coulèrent tous les deux vers la chambre du scout.

Arrivé à la porte, Johnny se mit à l'ouvrage, et, ses « joujoux » et sa science aidant, l'habile cambrioleur ne tarda pas à ouvrir la porte sans que le moindre bruit eût pu le trahir.

Ils entrèrent avec des précautions infinies. Tout était sombre. Pourtant, assez de pâle lumière venait de la fenêtre pour qu'ils pussent distinguer vaguement les objets.

Ils s'avancèrent vers le lit, doucement, courbés en deux, osant à peine respirer, Poigne de Fer en tête. Le bandit se redressa, leva sa droite armée d'un long bowie-knife, et brusquement la terrible lame s'abattit sur la forme humaine couchée là.

Au même instant, un affreux juron s'échappa des lèvres de l'assassin. Les deux bandits, tout près l'un de l'autre, venaient de sentir contre leurs têtes le froid contact d'un canon d'acier, et une voix impérieuse ordonnait :

— Les mains en l'air, Gentlemen, et sortez ! Je vous suis.

Ils obéirent, gagnant le corridor éclairé, puis le bureau.

— Maintenant, Gentlemen, vous m'excuserez si je vous désarme. Ne baissez pas les mains, ce serait votre mort.

Alors, posant un de ses revolvers sur le pupitre, Buffalo Bill se servit de sa main libre pour désarmer tout à tour les deux hommes.

— Voici une belle corde, dit-il, souriant, en dé-

crochant un lasso suspendu à un clou, dont il ligota habilement ses deux prisonniers dos à dos.

Après quoi, il les conduisit dans la pièce où gisaient les restes mortels de Fanshaw et commanda :

— Asseyez-vous !

Ils s'accroupirent par terre. Buffalo Bill coupa en deux un second lasso dont il s'était muni avant de quitter le bureau, et en employa les deux tronçons à attacher solidement les bandits par les pieds, l'un au lit où reposait le cadavre, l'autre à un piton fixé dans le mur.

— A présent, Gentlemen, si vous pouvez vous échapper d'ici, vous serez plus malins que je ne le pense... Mais j'oublie une chose, dit-il soudain en se précipitant dehors.

Il revint au bout de quelques instants avec deux bâtonnets, un morceau de couverture et de la ficelle.

Avec ces objets, il fabriqua des bâillons, qu'il enfonça dans la bouche de chacun des deux hommes, puis, levant son sombrero avec une politesse narquoise :

— Adieu, pards ! dit-il.

Sur ce, il ferma la porte, dont la serrure brisée par lui peu auparavant avait été soigneusement et sans retard raccommodée par Johnny, mit la clé dans sa poche et rentra dans sa chambre.

— Je vous avais dit bien tout de même ! fit dans son jargon un domestique chinois, en montrant sa tête entre la porte et le chambranle, dès que Buffalo Bill eut fait de la lumière.

C'était le Céleste que Room Key Johnny avait dépêché à la recherche de Poigne de Fer.

— Oui, mon brave compagnon, tu m'as rendu un grand service. Si tu ne m'avais pas prévenu, et si j'avais eu le sommeil lourd, ces misérables m'auraient assassiné.

— Eux sont beaucoup en colère, hein ?

— Oui, pas très heureux de ce qui leur arrive. Mais viens que je te fasse un petit cadeau ! Je te conseille maintenant d'aller promptement au fort, et de remettre ce bout de papier à l'officier commandant. Il s'occupera de toi jusqu'à mon retour ; après, je me chargerai moi-même de ce soin.

Et Buffalo Bill donna au Chinois un sac d'or et une feuille sur laquelle il avait tracé quelques mots.

— Moi ai frère chinois, fit l'Asiatique en esquissant une grimace qui avait l'intention d'être un sourire. Lui est bon comme moi.

— Très bien ! Emmène-le avec toi au fort. Vous y trouverez à vous employer tous les deux ; car, je te le répète, tu as bien agi avec moi.

— Johnny beaucoup peur, hein ?

— Oh, ça, oui ! Ils sont anéantis par leur échec et n'ont pas soufflé mot.

« Ils croient que je m'étais caché dans la chambre ; ce que j'aurais fait, du reste, si tu n'avais pas eu

l'idée de me dire de sortir par la fenêtre et de les surveiller du couloir.

« Mais l'aube approche. Va te mettre au lit, Hop Up, afin que personne ne puisse te soupçonner. Au revoir et bonne chance ! N'oublie pas de gagner le fort avec ton frère d'ici à quelques jours. Vous irez par la diligence. Voici de l'argent pour payer vos places.

Le scout jeta quelque menue monnaie dans la main du Chinois, qui remercia chaleureusement et se glissa hors de la chambre comme une ombre.

Revenu près de son lit, Buffalo Bill en ôta le mannequin fait avec un traversin et quelques vêtements, dans lequel Poigne de Fer avait plongé son couteau. Puis il se coucha et s'endormit presque immédiatement.

La lumière du jour, qui pénétrait à travers les vitres, le réveilla. Il se leva et alla au bureau.

Tout y était tranquille. Il se dirigea alors vers la chambre de Bunco.

Un bruyant tambourinage amena le patron à la porte. Il était entièrement habillé, et il était évident qu'il s'était jeté sur son lit sans se dévêtir.

— Eh ! Patron, vais-je avoir, oui ou non, mon déjeuner avant de partir ?

— Johnny l'a commandé hier soir, pard.

— Et les objets dont je vous ai remis la liste ?

— Ils sont emballés sur le bât, et la bête est à l'écurie.

— Très bien, merci. Désirez-vous envoyer un mot au capitaine ?

— Ma foi ! vous pourrez bien lui dire que j'ai été dérouter de recevoir deux hommes au lieu du messager régulier, et que je préférerais qu'il revint à l'ancienne coutume.

— Entendu, je le lui dirai. Mais occupez-vous de me faire venir mon déjeuner, si tant est qu'il y en ait un !

— Johnny ! ohé, Johnny ! cria Bunco.

Point de réponse. Étonné, le patron alla voir si son commis était au bureau.

Personne.

Buffalo Bill comprit qu'une diversion était nécessaire.

— Hé ! Patron ! vous enterreriez ce pauvre camarade à mes frais, dit-il en tendant une petite somme à l'hôtelier, qui s'en saisit de l'air d'un homme qui reçoit une parcelle de ce qu'il y a pour lui de plus précieux au monde.

— Certainement. Voilà de quoi lui faire des funérailles de première classe ! reprit-il après avoir évalué d'un coup d'œil l'importance de la somme.

Johnny demeurant introuvable, et le cuisinier ayant appâté le repas destiné au pseudo-courrier des bandits, Bunco servit lui-même Buffalo Bill, qui mangea d'un bel appétit.

Ensuite le patron l'accompagna à l'écurie. Là il s'enquit au dernier moment d'une chose qui l'inquiétait particulièrement.

— Est-ce que votre capitaine ne vous a rien dit concernant l'apparition dans la montagne de Buffalo Bill, l'éclaireur de l'armée, et de deux autres individus ?

— Oui, on sait qu'ils rôdent par là ?

— Fanshaw m'a donné des instructions suivant lesquelles je dois envoyer une troupe sur la piste de Buffalo Bill et de ses pards. Avez-vous entendu parler de ça ?

— Non. Souvenez-vous que Fanshaw s'est mis en route après moi.

— C'est juste.

— En tout cas, si le capitaine vous a envoyé cet ordre, il vaut mieux l'exécuter et me charger de votre réponse.

— C'est ce que je pensais. Voici : j'enverrai trois rudes gaillards, sur qui je puis compter, et qui sont de taille à battre même Buffalo Bill et ses compagnons.

— Je rapporterai cela au capitaine, Patron.

Les chevaux étaient prêts, avec le bât sur le dos du blanc. Buffalo Bill glissa dans la main du palefrenier la pièce d'or promise et monta en selle.

— A propos, Bunco, dit alors le scout, deux particuliers de chez vous ont voulu me supprimer cette nuit. Je les ai pincés sur le fait, et je les ai attachés l'un à l'autre. Vous les retrouverez dans la chambre mortuaire, où ils tiennent compagnie à feu Fanshaw.

« Au revoir, Bunco ! »

Et le scout se mit en route juste comme le soleil dépassait la crête des montagnes, tandis que Bunco, sous le coup d'une révélation aussi étonnante, se précipitait vers l'hôtel.

Lorsqu'il fut devant la porte de la pièce où les deux prisonniers se morfondaient près du cadavre, il s'écria :

— Je parierais gros que l'un d'eux est Johnny. Cet homme-là n'a jamais pu digérer un affront. Il aura voulu prendre sa revanche.

« Oh, oh ! Le gaillard qui s'en va est plus fort que le capitaine lui-même. »

Et Bunco se jeta de tout son poids contre la porte, dont il n'avait pas la clef.

Matés.

Bunco, contrairement à ce qu'il eût souhaité, n'était pas seul lorsqu'il força sur la porte, avec assez d'énergie pour la faire s'ouvrir toute grande du coup et aller tomber dans la chambre la tête la première.

A Sawdust, il y avait toujours quelques personnes matinales, des gens qui avaient trop bu la veille, et qui, la tête lourde et la gorge en feu, prenaient l'air en attendant impatiemment de pouvoir humecter leur gosier sec.

Ce n'était pas de l'eau qu'il leur fallait. L'eau, pour ces enragés buveurs de whisky, était fade et sans vertu. Dédaigneusement, ils se détournèrent du clair ruisseau qui coulait près de leurs cabanes et couraient vers la piazza de l'hôtel, pour être les premiers servis à l'ouverture du bar.

Il y avait un aide de Rum Charley spécialement préposé au service du « saloon », dès la première heure, et c'était sur lui que ces clients matineux comptaient pour « ouater leur coffre », selon leur pittoresque expression. Ce matin-là, justement, il se trouvait un peu en retard, et il arrivait dans le corridor, quand le patron se ruait sur la porte de la chambre qui renfermait le cadavre de Fanshaw.

En outre, une demi-douzaine de buveurs, impatientés d'attendre dehors, avaient forcé l'entrée de l'hôtel ; et eux aussi virent Bunco s'élaner contre l'obstacle avec une vigueur et une agilité dont ils ne l'auraient pas cru capable.

Le patron s'était donc un peu trop brusquement engouffré dans la pièce, sans se douter qu'il y avait des témoins de sa brillante action.

Comprenant qu'il se passait quelque chose d'anormal, tous se précipitèrent. La curiosité leur faisait cublier leur soif.

La plupart, sachant que le cadavre du bandit avait été transporté là, supposaient qu'il venait de ressusciter et qu'il avait appelé Bunco par une fenêtre, pour pouvoir sortir.

Dans l'esprit de ces ivrognes, c'était une explication toute naturelle du mystère.

Grande fut donc leur surprise, en mettant le nez à la porte, de constater que le corps de Fanshaw reposait toujours sur le lit, sans donner signe de vie.

D'ailleurs, ils ne regardèrent pas longtemps de ce côté-là ; un autre spectacle cent fois plus étonnant attira tout de suite leur attention.

Il y eut parmi eux des murmures, une conversation bourdonnante, puis brusquement des éclats de rire, car la scène qui s'offrait à eux était vraiment comique, pour les spectateurs, du moins, car les acteurs étaient loin de la trouver drôle.

Bunco s'était relevé aussi vite qu'il avait pu. Son visage avait une expression étrange.

On y pouvait lire de la perplexité et une certaine joie, qu'il s'efforçait de dissimuler sous un air de colère et de chagrin.

Il avait devant lui, nous le savons, Room Key Johnny, ce colosse fort comme Hercule, ce rabat-joie du « Repos du Pêcheur », les pieds et les poings liés, la bouche embarrassée d'un bâillon.

Mais ce n'était pas assez. Poigne de Fer, cet autre redoutable géant, offrait le même aspect pittoresque que Johnny.

Les deux compagnons étaient assis dos à dos sur le plancher, le corps entouré des replis d'un lasso qui leur emprisonnait les bras.

Leurs pieds, ficelés aussi, étaient en outre attachés par une seconde corde, ceux de Johnny au lit, ceux de Poigne à un piton dans le mur.

Ils étaient dans l'impossibilité matérielle de se relever. Eussent-ils cherché à le faire, qu'ils seraient tombés sur le côté, sans pouvoir bouger davantage.

Leurs visages, hideusement contractés, étaient noirs de rage, de haine et du manque de respiration. Un bâtonnet enroulé dans un morceau de couverture barrait leur bouche et était fixé par des ficelles nouées derrière leur tête.

Ces bâillons tenaient si bien que les deux prisonniers n'avaient pu s'en débarrasser, malgré tous leurs efforts.

Bunco, qui les regardait avec une sorte de mépris satisfait, se décida enfin à agir. Il se pencha et trancha avec son couteau les attaches des bâillons.

Les hommes respirèrent plus librement, mais ils ne purent tout d'abord articuler un seul mot.

Le patron coupa ensuite les autres liens, dégageant leurs bustes attachés l'un à l'autre, puis leurs membres.

Mais il était ankylosé et si misérables qu'ils n'essayerent ni de se lever ni de parler.

Ils ressentaient cruellement leur humiliation et avaient l'air de loup pris au piège.

Le pis pour eux était que la foule grossissait, et qu'elle s'amusaient.

Presque tous ceux qui étaient là avaient eu à se plaindre des deux butors, et c'était une joie pour eux de les voir si complètement domptés.

— Qu'est-ce donc qu'il y a eu, pards ? demanda quelqu'un.

— Que je sois damné si je ne vous prenais pas pour les frères siamois ! railla un autre.

— Est-ce le mort qui s'est relevé pour vous garrotter comme ça ?

— Oui, oui ! ils lui ont fait des grimaces, et, comme ça l'agaçait, il les a attachés par terre, pour ne plus les voir !

— Vous devriez vous faire photographe. Ça intéresserait les camarades, des portraits comme ça. Telles étaient quelques-unes des remarques qui se croisaient et dont chacune soulevait l'hilarité bruyante de la foule.

— Voyons, Johnny, fit Bunco, de quoi retourner-t-il ?

Johnny ne répondit rien. Ses lèvres sèches étaient comme scellées par la honte et la rage.

— Puisqu'ils ne parlent pas, je vais vous dire ça chose, moi, pards ! fit le patron. C'est le voya-

geur d'hier qui les a arrangés comme vous le voyez. Oui ; il m'a dit que deux canailles avaient voulu le supprimer cette nuit, et qu'il ne s'était pas laissé faire, mais qu'on les retrouverait ici, hors d'état de nuire.

— Parlez-vous du gentleman qui a jeté Poigne de Fer par terre et qui ensuite a dépêché ce citoyen-là ? demanda quelqu'un en montrant le cadavre.

— Juste ! répondit Bunco.

Là-dessus, les deux banits se mirent à grogner.

— Où est-il ? firent plusieurs voix.

— Il est reparti chez lui, où que ce soit qu'il habite, répondit Bunco.

— Ce n'est pas vrai ! Nous n'avons pas essayé de le tuer, grogna enfin Johnny, retrouvant l'usage de la parole.

« C'est lui qui nous a trahis.

— Ouï appuya Poigne de Fer ; nous voulions lui rendre service, et voilà comment il nous a récompensés !

La foule les huait. Bunco dit :

— J'aurais cru que deux lapins comme vous seraient venus facilement à bout de ce gars-là.

— De la façon dont c'est arrivé, j'aurais voulu vous y voir ! dit Johnny. Nous étions en train de trinquer avec lui, sans nos armes. Et voilà que, sans provocation de notre part et sans avis de la sienne, il tire ses brûle-cervelles et nous vise ! Rien à faire. Alors il nous a attachés, parbleu !

L'explication, pour ingénieuse qu'elle fût, ne trompa personne. Les clients de l'hôtel, laissant les deux bandits se morfondre dans leur coin, se rendirent au bar comme un seul homme, en riant de bon cœur.

— Je vais me mettre sur sa piste, fit Room Key Johnny, quand ils furent seuls.

— Je comprends ce que vous voulez faire, pard !

— Le tuer ! gronda sauvagement le « clerk ».

— Je vous approuve.

— Alors nous pouvons marcher. Nous sommes tous les deux de bons limiers ; nous pourrions l'approcher pendant la nuit et le canarder. C'est un homme comme les autres, après tout.

— Tiens !

— Il a pas mal de choses avec lui : beaucoup de poudre d'or, deux chevaux, des armes. Ça fait un beau butin, qui en vaut la peine ; et, une fois que nous aurons sa peau, nous pourrions rentrer tête haute à Sawdust et régner dans le campement.

— Je suis votre homme, pard ! répondit Poigne de Fer d'un ton résolu.

Ils demeurèrent cachés dans leurs chambres toute la journée, et, à la nuit, les deux assassins prirent la piste de Buffalo Bill.

Un Trio d'élite.

L'après-midi de ce jour-là, trois hommes pénétrèrent dans le «saloon» de Bunco, et le patron leur fit signe qu'il désirait les entretenir en particulier.

Sa mimique fut aisément comprise, car successivement les trois hommes quittèrent la salle.

Les deux premiers étaient sortis par la porte de devant; mais ils rentrèrent aussitôt dans l'hôtel, où le troisième se trouvait déjà, y étant venu directement du «saloon» par la porte de communication.

Bunco les attendait sur le seuil de sa chambre. Il les salua, les fit entrer et referma soigneusement la porte sur le dernier.

L'appartement du patron était réellement confortable et même luxueux pour ce pays sauvage. Bunco aimait à avoir ses aises; il avait fait venir à grands frais et malgré les difficultés du transport des meubles élégants et commodes, ainsi qu'une foule de bibelots qu'on ne se serait pas attendu à trouver sur la frontière.

— Asseyez-vous, Gentlemen, dit-il, poli comme toujours

Mais sa politesse était superflue cette fois, car le trio s'était installé tout de suite sur de bons sièges, étant de ces gens qui ont pour principe de ne pas se gêner, même avec un gros bonnet comme le propriétaire du «Repos du Pêcheur».

Ils se ressemblaient tous les trois, en ce sens qu'ils avaient tous les trois l'air de parfaits gredins.

Autrement, ils n'offraient rien de commun dans leur aspect. L'un était très grand et très mince, mais nerveux comme un Indien; l'autre, d'une taille moyenne, était solidement bâti et fortement musclé; et le troisième, tout petit, se rengorgeait comme un coq de combat; il se redressait sur ses ergots et semblait vouloir compenser, par sa raideur et son indolence, ce qui lui manquait en fait de taille.

Ils étaient vêtus comme des mineurs, et, depuis le chapeau de feutre jusqu'aux bottes à revers, en y comprenant la ceinture d'armes, il n'y avait guère de différences dans leur mise.

Leurs figures, par contre, ne pouvaient être confondues, car ils étaient respectivement brun foncé, blond clair et rouge carotte.

Arrivés à peu près les premiers à Sawdust, ils y avaient découvert une douzaine de bons placers; mais tout leur or s'était dissipé au jeu, et ils s'étaient trouvés presque réduits à la misère.

Travaillant ensemble et habitant la même cabane, ils étaient connus sous la dénomination collective de les «Triplets», comme nous dirions le Trio. Individuellement, on les avait surnommés Long, Short et Stumpy, en raison de la stature de chacun d'eux.

— Gentlemen, commença Bunco de son air le plus insinuant; je suis heureux que vous ayez compris le signe que je vous ai adressé, car j'ai à vous parler.

Ce disant, il atteignit dans son buffet une bouteille de sa «provision particulière» et la posa sur la table avec quatre verres.

Les Triplets sourirent. Comme la teinte ponceau de leur nez l'indiquait, ils n'étaient pas ennemis des liqueurs fortes.

— Je dois vous dire, pards, que j'ai un petit travail à vous confier.

— Dites nous quoi, pard!

— Nous sommes prêts!

— A vos ordres!

— Cela vous obligera à quitter Sawdust pendant quelque temps.

— Peu importe, Maître, Bunco!

— Nous n'aurons pas le mal du pays.

— Nous ne demandons qu'à partir.

— Il s'agit de grimper aux Rockies, aux Montagnes hantées, comme on dit ici.

Les hommes ne bronchèrent pas; ils se contentèrent de faire comme d'habitude une triple réponse, Long commençant et Stumpy terminant.

— Quelles sont vos conditions?

— Combien nous donnez-vous?

— Nous sommes pauvres, Maître Bunco.

— Je vous donnerai cent dollars à chacun avant de partir, et vous aurez tout ce qu'il faudra en fait de munitions et de provisions, plus un cheval de charge pour les porter. A votre retour, si vous fournissez la preuve de la mort de trois hommes dont je veux me défaire, je vous remettrai encore cent dollars à chacun, et vous pourrez vendre chevaux et équipements à votre profit.

«Un de ceux que vous devez tuer, c'est Buffalo Bill, qui est assez célèbre pour faire un mort. Il a sous ses ordres, Trapper Parson, dit l'Ermite fou, et un nègre. Anéantissez-les tous!

— Nous acceptons vos conditions, s'écrièrent les trois hommes.

Et le lendemain, ils se mirent en route pour les Haunted Mountains, armés jusqu'aux dents.

Les deux Limiers.

Les deux dignes compagnons, — les deux indigènes sacrifiants, devrions-nous dire, — qu'une idée de vengeance avait poussés sur la piste de Buffalo Bill, chevauchaient à une vive allure. Après plusieurs heures de marche, ils prirent un sentier qui se détachait de la route suivie par les diligences de l'Overland.

Le second jour, au crépuscule, jetant un regard du haut d'une colline, ils aperçurent le gibier qu'ils chassaient.

C'était le scout, qui allait paisiblement, suivi de sa bête de charge.

Mettant pied à terre, les assassins le regardèrent dévaler la pente de la colline et tourner à droite dans la vallée.

— Il va camper là, Poigne.

— Oui, il s'est éloigné de la route pour trouver un endroit convenable.

« Suivez-moi avec les chevaux. J'éclairerai la marche à pied.

« Quand vous arriverez à l'endroit où il a quitté le chemin, vous m'attendrez.

Et Poigne de Fer descendit la colline en courant.

Le scout se trouvait à une distance d'un bon demi-mille lorsqu'il avait quitté le sentier. Le bon limier qu'était Poigne de Fer franchit rapidement cette distance.

Il faisait trop sombre pour que Poigne pût voir celui qu'il poursuivait; mais il savait la direction que Buffalo Bill avait prise, et il allait de ce côté avec l'instinct d'un habitant de la frontière.

Au bout de quelques centaines de mètres parcourus en courant à toutes jambes, il s'arrêta.

Une lueur dans les cépées lui révélait l'emplacement d'un feu.

Prudemment il rampa et ne tarda pas à découvrir son homme à l'entrée d'un des nombreux cañons où ravins qui perçaient le flanc de la montagne.

Le scout avait allumé un feu dans une crevasse du rocher, et ses chevaux, non dessellés encore, étaient près de lui, broutant l'herbe qui tapissait le sol du cañon.

Poigne de Fer se hâta de battre en retraite. Dé retour sur le sentier, il y trouva Johnny et les montures.

Eh bien, Poigne?

— Il est là.

Ils examinèrent soigneusement la position de son campement.

Le cañon s'enfonçait de plusieurs centaines de pieds dans la montagne, sur une largeur de trente pieds environ. Des arbres en garnissaient les crêtes.

Par delà le feu de bivouac, dans le cañon, les deux chevaux avaient été mis au pacage, et des lasses tendus d'une paroi à l'autre du ravin les empêchaient de s'éloigner, tout en leur permettant de paître.

D'un côté du feu, allumé, comme nous l'avons dit, dans une anfractuosité du rocher, se trouvaient les selles, le bât et les autres parties de l'équipement du scout; de l'autre, on distinguait une forme humaine enveloppée dans des couvertures.

— Je crains qu'il n'ait eu vent de notre présence, Poigne. Si ce n'était pas lui? dit Johnny.

— C'est lui. On voit ses bottes tournées vers le feu, et il a son chapeau sur la tête.

« Cette fois, nous le tenons.

— Ouvrons-nous le feu avec nos revolvers?

— Non; il sera toujours temps de nous en servir si nos fusils manquent le but. Visez à la tête, juste en dessous du chapeau; moi, je lui enverrai une balle au cœur.

— Je suis prêt.

Les deux coquins n'étaient pas à soixante pieds de leur ennemi. Ils levèrent leurs fusils et comptèrent ensemble:

— Une, deux, trois,... feu!

Les détonations se répétèrent dans le cañon comme un feu de salve, et l'homme allongé eut un violent soubresaut, puis ne bougea plus.

— Il y est! hurla Johnny.

— A nous l'or! vociféra Poigne de Fer.

Alors, revolver en main, ils s'élancèrent en avant, tandis que les deux chevaux, effrayés, hennissaient désespérément derrière leur barrière de lasses.

Mais à peine les deux bandits avaient-ils franchi quelques mètres, qu'une grande ombre se dressa sur une roche élevée d'une dizaine de pieds au-dessus du feu, et que le craquement sec d'un revolver retentit.

Poigne de Fer s'abaîtit sur place, en laissant échapper son pistolet; et Johnny tomba à genoux avec un cri de terreur.

— J'ai les mains en l'air, pard! Ne tirez pas!

De fait, il avait levé les bras et les tenait ainsi de chaque côté de sa tête.

— Je serais en droit de vous tuer; mais je ne suis pas un assassin, moi! Je ne tire pas sur un homme qui demande grâce, dit gravement Buffalo Bill, qui s'avança et désarma le misérable tout tremblant.

Puis il le ligota avec soin, les mains derrière le dos. Il reprit:

— Où est votre campement?

— Je vais vous y conduire, Monsieur, je vous le jure!

— N'aviez-vous que ce compagnon?

Et Buffalo Bill indiquait le cadavre

— Oui, pard. Je n'avais que lui.

— Attendez que j'aie remis mes bottes, et je vous accompagne.

Le scout s'approcha du feu, se rechaussa et retira son chapeau des couvertures enroulées autour d'une souche.

Cependant, espérant obtenir plus facilement son pardon, Johnny murmurait:

— Prenez garde, pard! Peut-être bien que Poigne n'est pas mort et qu'il va chercher à vous tuer.

— Il n'y a pas de danger, Monsieur, répondit froidement le scout, qui ajouta:

— Allons, à votre camp!

Johnny montra le chemin. Au bout d'une demi-heure, ils revinrent, ramenant les chevaux et les bagages.

— Maintenant, si feu votre ami possédait quelques valeurs, vous pouvez les prendre.

— Merci, pard!

En un clin d'œil le cadavre fut dépouillé de tout ce qu'il possédait de précieux.

Le lendemain matin, Johnny, désarmé, était remis en liberté par le scout, avec ordre de s'éloigner aussi rapidement que ses jambes pouvaient le porter.

Il ne se le fit pas dire deux fois. Plus tard, dans la même journée, il rencontra le trio Long, Short et Stumpy et, assoiffé de vengeance, se joignit à lui dans sa chasse à l'homme.

L'Avertissement

Lorsque Bunco eut conclu son pacte avec les Triplets, il les conduisit au magasin par le corridor particulier qui reliait celui-ci à ses appartements.

— Quand comptez-vous partir ? leur demanda-t-il.

— Demain, après l'enterrement, dit Long.

— Oui, il faut que nous assistions aux funérailles par respect pour le mort.

— Nous ne manquons jamais ces sortes de cérémonies, acheva Stumpy.

— Soit ! Dites-moi ce dont vous avez besoin, et je ferai tout préparer ce soir.

Les Triplets s'expliquèrent et sortirent.

— Où Johnny est-il allé ? demanda Tom le Rouge, le garde-magasin, à son Patron Bunco.

— Je n'en sais rien. Peut-être est-il allé se fixer dans un autre campement.

— Probablement ; car il ne peut plus vivre ici.

— Lui et Poigne de Fer ont été trop bien arrangés par l'étranger.

— Sont-ils partis ensemble ?

— Oui.

— Alors il en cuira à quelqu'un.

— C'est probable ; et, encore qu'on leur ait coupé les ergots ici, ils se donneront des airs là où on ne les connaît pas. Mais où est l'œil de Daim ?

— Il venait de sortir quand vous êtes entré. Il a dit qu'il voulait aller faire une visite à la famille du mineur Mingo en haut de la vallée. Mais je vais l'empêcher de partir, car j'ai besoin de lui pour préparer tout ce que vous m'avez demandé.

Bunco prit congé de Tom le Rouge. Celui-ci, en voyant son aide, qui revenait tout équipé pour une course à cheval, lui dit :

— Dickie, j'ai besoin de vous. Impossible de vous en aller.

— Mille regrets. Mais Mrs. Mingo est malade, m'a dit aujourd'hui son mari, et il faut que je lui porte différentes choses, répondit le jeune homme d'un ton décidé.

— J'ai besoin de vous, Dickie.

— Je n'y peux rien. Il faut que je parte, et, comme il se fait tard et que le rancho de Mingo est distant de plusieurs milles, je pars tout de suite.

— Vous ne vous en irez pas, dit l'homme d'un ton menaçant.

— Je m'en irai.

Et, pivotant sur ses talons, le garçon quitta le magasin.

Son cheval, une bête superbe, était déjà sellé, dans l'écurie.

Jetant une paire de sacoches en travers de sa selle, le jeune homme consolida la ceinture qui contenait ses armes et sortit de l'écurie juste au moment où un domestique chinois venait lui dire que Tom le Rouge le demandait.

Le garçon s'élança à fond de train par la vallée et maintint son cheval à cette allure durant plusieurs milles.

Il fit halte à un ruisseau et ôta la selle pour rafraîchir les reins de sa monture, qu'il frictionna vigoureusement. Après une demi-heure de repos, il lui donna un peu d'eau, puis remonta et repartit au triple galop.

Au bout de deux heures de cette allure, il s'arrêta de nouveau et renouvela ses soins à son cheval, auquel il disait amicalement :

— C'est une rude course, Flyer. Que veux-tu ? il faut en passer par là.

Il était près de minuit quand le garçon était parti, et il avait poussé furieusement sa bête à travers la plaine.

L'aube pointait lorsqu'il se remit en route. Après quelques autres milles enlevés aussi lestement, il aborda une colline sur le flanc de laquelle le chemin de la vallée se poursuivait.

Comme il gravissait cette colline par une piste rocailleuse, il aperçut un cavalier qui en longeait la crête, suivi d'un cheval de bât.

Ce cavalier l'avait vu, lui aussi, et s'était arrêté dès que le jeune homme avait agité son chapeau. Quelques instants plus tard le garçon arrêta sa bête haletante auprès du cavalier, à qui il dit :

— J'ai dû courir dur pour vous rattraper, Buffalo Bill.

— Ça se voit. Mais qui êtes-vous ?

— Je suis employé au magasin de Tom le Rouge, le grand bazar de Bunco à Sawdust, comme vous savez, puisque vous y étiez hier soir.

— Peu importe. En tout cas, vous m'avez rendu service autrefois, et je vous ai parfaitement reconnu quand vous êtes arrivé hier. Seulement, personne de la ville ne semblant vous connaître, je n'ai rien dit.

— J'en suis heureux. Je ne pensais pas à cacher mon nom en me rendant à Sawdust ; mais certains événements m'ont forcé à le faire. Voyons, qu'est-ce qu'il y a, jeune camarade ?

— Les deux coquins que vous avez ligotés sont demeurés cachés dans leur chambre toute la journée,

et Hop Up, le Chinois, les a entendus qui juraient de vous suivre et de vous tuer.

« Prévenu par lui, je viens à mon tour vous avertir. Ils sont partis cette nuit en suivant votre piste par la route des montagnes. J'ai eu soin de partir après eux, et, pour vous rattraper plus vite, de couper à travers la vallée.

« Bunco sait que vous êtes dans la montagne avec deux compagnons pour tâcher de déchiffrer le mystère du Clan du Bracelet d'Argent.

« C'est pour apprendre cette nouvelle à Bunco que Fanshaw, l'un des bandits, avait été envoyé à Sawdust par son capitaine. Vous l'avez tué.

« Cela m'a fait comprendre que vous jouiez un rôle, que vous trompiez Bunco en lui disant que vous faisiez partie de la bande.

« Seulement, vous parti, il a exécuté l'ordre apporté par Fanshaw d'envoyer des hommes de Sawdust pour vous tuer, vous et vos compagnons. Hier soir, Bunco a lancé à vos trousses trois des plus dangereux malfaiteurs de la frontière.

« On les appelle les Triplets, — Long, Short et Stumpy. Ce sont des chercheurs de pistes excellents, qui ne craignent ni Dieu ni Diable, et qui font mouche à tout coup de fusil. Et ils ont promis de vous traquer sans merci.

— On m'a déjà parlé de ces trois gentlemen, et, maintenant que vous m'avez mis sur mes gardes, je serai heureux de les accueillir.

« Mais, et vous ? Pourquoi restez-vous dans ce campement ?

— Je ne puis faire autrement, Monsieur.

— Si vous voulez venir avec moi, je ferai en sorte qu'on s'occupe de vous.

— Non ; non, Monsieur ; il faut que je reste là-bas.

« Mais rappelez-vous mon avertissement. Vos deux premiers ennemis ne peuvent être bien loin, et les autres vous attaqueront dans les Haunted Mountains.

« Au revoir, Buffalo Bill, Dieu vous protège !

Tout en parlant, le garçon faisait faire volte-face à son cheval, et il s'éloigna au galop sans écouter Buffalo Bill, qui lui criait de s'arrêter.

— J'ai presque envie de courir après, se dit l'éclaircur. Mais non ; il a déjà refusé énergiquement de venir avec moi, et il ne m'écouterait pas. Je retournerai quelque jour à Sawdust, et alors je m'occuperai de lui.

« Vite, effaçons sa piste, pour que ces chenapans ne se doutent de rien... Ah ! le sol est rocheux ; il n'a pas laissé de traces. Bien ! Alors je poursuis mon chemin. Ce soir, quand mon campement sera installé, ils jugeront le moment venu de m'attaquer. En tout cas, la configuration du terrain les empêchera de me devancer pour aller me tendre une embuscade.

Lé scout continua donc sa route, songeant à ce

beau et énigmatique garçon, qui lui avait apporté si à propos l'avertissement sans lequel il n'aurait peut-être pas échappé à la mort.

Les Amis chinois.

Après avoir pris congé de Buffalo Bill, Dick Eil de Daim retourna rapidement par le chemin qu'il avait suivi pour venir.

Une expression de triomphe illuminait ses traits, et il semblait ne pas s'inquiéter outre mesure des ennuis qui l'attendaient à Sawdust, où il aurait à supporter le courroux de Tom le Rouge.

Il fit prendre à son bon cheval sa plus vive allure et le poussa ainsi jusqu'à ce qu'il eût trouvé un lieu propice au repos.

Sans penser à sa propre fatigue, il humecta les naseaux fumants de la bête harassée et la bouchonna pendant un long moment.

Bien rafraîchi par ce massage, le cheval put alors, sans danger, boire à sa soif ; et le garçon tira des sacoches dont il s'était sagement muni une bonne ration d'avoine, qu'il lui donna.

De son côté, Eil de Daim s'installa et fit honneur aux provisions qu'il avait apportées pour son usage.

Cela fait, il s'étendit pour faire un somme d'une demi-heure ; mais, quand il se réveilla brusquement, il constata qu'il avait dormi plus d'une heure.

Son cheval avait fini de manger son avoine ; il semblait bien reposé et broutait tranquillement.

Il le sella en grande hâte et s'éloigna.

Quand il rentra à l'écurie, le soleil était couché. Le palefrenier de service lui dit :

— Eil de Daim, votre escapade a rendu Tom le Rouge fou de rage. Il a dit que si vous ne rentriez pas ce soir, il lancerait une douzaine d'hommes à votre poursuite.

— Mon retour lui évitera peine... Tiens, Hop Up !

Et le garçon se retourna vers le Chinois qui s'était montré si ami de Buffalo Bill, et qui entraînait dans l'écurie.

— Tom effroyablement colère ; mais toi, pas besoin d'avoir peur, dit Hop Up.

— Non, Hop, je n'ai pas peur.

— Lui, Tom, ne fera pas de mal, ajouta le Chinois.

Le jeune homme rentra au magasin par la porte de derrière.

Un autre commis s'y trouvait, qui lui donna cet avis réconfortant :

— Le vieil homme va vous écorcher vif, Dick. Il est comme un loup enragé.

Dick ne répondit pas et se dirigea vers sa chambre, où il ne pouvait parvenir qu'en traversant celle de Tom le Rouge.

Celui-ci n'y était pas. Peu après Dick revint au magasin, ce qui permit à l'autre commis d'aller prendre son repas.

Il soupa à son tour, et Tom le Rouge ne paraissait toujours pas.

Enfin il arriva, le visage livide de fureur.

— Vous pouvez aller vous reposer tout le reste de la soirée, dit-il à l'autre commis, qui se hâta de disparaître.

Alors il alla fermer la porte, puis, marchant sur Dick, il lui demanda d'une voix saccadée :

— Dites-moi d'où vous venez ? Vous n'êtes pas allé chez Mingo.

— J'avais une course à faire.

— Où ?

— Par les chemins de la montagne.

— Pourquoi ?

— Je ne vous le dirai pas.

Ces mots furent articulés d'une voix nette et ferme.

— Quoi ! gronda l'homme, ramassé sur lui-même comme un fauve qui s'apprête à bondir sur sa proie.

— Je n'ai pas fait de mal. J'avais quelque chose à faire, et je l'ai fait. Je ne vous dirai rien de plus.

— Alors, malheur à vous !

Tom le Rouge s'avança en tirant son bowie-knife de sa ceinture.

Que la fureur lui ôtât la raison, on n'en pouvait douter, à voir son visage convulsé et ses yeux flamboyants.

Mais le garçon ne bougea pas ; il ne porta même pas la main sur son couteau ou son revolver.

— Tuez-moi si vous voulez ! Plutôt la mort qu'une existence pareille !

Tom eut un hurlement de loup blessé et fonça sur le garçon. Mais soudain un homme bondit de derrière le comptoir ; l'éclair d'un couteau traversa l'air, et la lame disparut jusqu'à la garde dans le corps de Tom le Rouge.

Avant même que son cadavre eût touché le sol, car Tom avait été tué raide, il fut attrapé à plein corps et traîné derrière le comptoir.

— Oh ! qu'avez-vous fait ? murmura le jeune homme frémissant.

— Moi ai tué mauvais Tom le Rouge ! répondit froidement Hop Up, le Chinois.

— Vous m'avez sauvé la vie, mon pauvre Hop Up, mais on vous le fera payer cher.

— Moi reste pas ici.

« Hop Up pas fou.

— Mon brave ami, vous ne savez pas l'étendue du service que vous m'avez rendu. Mais j'ai peur pour vous, et pour moi aussi.

— Toi, viens avec Hop Up.

« Moi pars ce soir, vite, pour rejoindre Buffalo Bill. Lui ami de Hop Up.

— Hein ? il est votre ami ?

— Très bon ami de Hop Up.

— Sauvez-vous tout de suite en ce cas. Si on vient, tout va se découvrir.

— Non, mort caché là, et toi ferme porte pour nuit. Viens avec Hop Up et frère.

— Je ne sais que décider, dit plaintivement Dick.

— Si toi perds temps à réfléchir, toi pendu !

— C'est juste et il ne faut pas que vous pâtissiez pour moi. Je ferme le magasin, et puis je vous aiderai à fuir.

— Moi pars pas sans toi.

— Il le faut.

— Non. Moi reste, moi meurs aussi.

Dick s'enfonça dans une grave méditation, tandis que le Chinois le considérait, impassible.

Tout à coup il décida :

— Buffalo Bill m'a dit de le rejoindre en cas de besoin. Je vais le rejoindre.

Il s'apprêta à barricader la porte, comme chaque soir, quand deux mineurs attardés se présentent pour quelques emplettes.

Avec un sang-froid parfait, il leur remit les articles demandés.

— Où est le patron ? interrogea l'un d'eux.

— Il est là.

— Je voudrais le voir.

— Impossible en ce moment. Vous repasserez demain matin.

— Très bien, Œil de Daim, à votre convenance.

Et les mineurs se retirèrent.

Aussitôt la porte fut poussée sur eux et verrouillée.

Celle qui donnait sur l'hôtel fut également barricadée, et le jeune homme, entrant dans la chambre de Tom le Rouge, essaya d'ouvrir une malle qui se trouvait là.

— Les clés sont dans sa ceinture, dit-il avec un frisson.

Il retourna au magasin où Hop Up rassemblait précipitamment des provisions, et il prit le trousseau de clés sur le cadavre.

Alors il ouvrit la malle, un coffre très solide, cerclé de fer. D'une boîte qui s'y trouvait il retira une liasse de papiers et la serra dans la poche intérieure de sa veste.

Ensuite, il passa dans sa chambre, se chargea d'un sac de poudre d'or et de différents objets qu'il désirait emporter et rejoignit Hop Up au magasin.

— Moi prends beaucoup choses pour tous, dit le Chinois avec un sourire.

— Voici un bon sac, Hop Up, dit Œil de Daim en décrochant du mur une vaste sacoche. Remplis-sons-le.

Ils la chargèrent de provisions, de munitions et des effets particuliers du garçon.

Après quoi, ils finirent de la remplir avec des toiles de tente, des couvertures de laine blanche et de lourds pardessus.

— La moitié de ce magasin m'appartient, Hop Up, dit Eil de Daim. C'est avec mon argent que Bunco et Tom le Rouge ont pu le monter, et j'ai le droit d'emporter ce qui me plaît. Ce n'est pas un vol.

— Prendre tout, donc! répondit le Chinois.

— Maintenant nous sommes prêts. Je vais à l'écurie où je prendrai Fidèle, mon autre cheval, et Flyer. L'un d'eux me servira de bête de somme.

— Hop Up aussi apprête cheval et prévient frère.

— C'est cela. Portons le paquetage à l'écurie.

Nul danger, il n'y a personne. Ils enlevèrent la sacoche; Eil de Daim referma la porte du magasin, et ils gagnèrent l'écurie sans être vus.

Le jeune garçon détacha ses chevaux, chargea le bât sur Flyer et, montant Fidèle, s'éloigna dans la direction du cimetière, tandis que Hop Up courait chercher son frère, qui n'était autre que le cuisinier de l'hôtel. Les Triplets lui avaient confié en partant la garde de leur cabane; mais il n'était pas demeuré en retard pour faire ses préparatifs de fuite et s'était emparé de tout ce qui lui avait paru utile dans la maison et l'écurie.

En attendant d'être rejoint par ses amis les Chinois, Eil de Daim méditait sur les événements qui venaient de se dérouler.

— Après tout, j'ai fait mon devoir envers lui, comme j'y avais engagé ma parole. C'est lui-même qui a été cause de sa mort.

« Mort, mort! et moi, maintenant, libre d'aller mon chemin! Sans ce pauvre Chinois, pourtant, je serais resté ici, quelles qu'en fussent été les conséquences! »

« Cependant ils auraient pu me tuer, et Bunco ne se serait pas gêné pour me dépouiller de mes droits sur le magasin. Donc, laissons les choses aller comme elles vont. J'ai avec moi de quoi m'empêcher de mendier mon pain.... Ah! voici les Chinois.

Un moment après, Hop Up et son frère, Lick Skillet, arrivaient à cheval, avec deux bêtes de bât conduites par ce dernier.

Lick Skillet s'excusa de ce luxe de bêtes de somme en disant:

— Pas revenir, prendre beaucoup bagages.

— Soit! Ça peut encore aller; mais dépêchons-nous, dit Eil de Daim.

Et, ouvrant la marche, il remonta la vallée vers le rancho de Mingo, suivi des Chinois, chacun conduisant un cheval de charge. Si les Triplets avaient pu les voir, voir surtout ce qu'ils transportaient sur leurs chevaux de charge, leur colère n'eût pas connu de borne, car le cuisinier Lick Skillet avait mis toute

sa malice d'Asiatique à bien choisir ce qu'ils avaient chez eux de plus précieux et de plus utile pour l'empporter.

L'Embuscade.

En approchant des Haunted Mountains sur la piste du scout, les Triplets et Hôtel Johnny, — comme on appelait aussi le « clerk » du « Repos de Pêcheur », n'avancèrent plus qu'avec les plus minutieuses précautions.

Long, le meilleur suiveur de pistes des quatre, marchait en avant et à pied, laissant son cheval le suivre.

Short et Stumpy exploraient le terrain à une certaine distance, à droite et à gauche, et Hôtel Johnny fermait la marche avec le cheval de bât.

Johnny, payé pour savoir que les plus belles entreprises échouent, craignait, en effet, de trop s'aventurer.

Il savait que, comme toute patience humaine, celle de Buffalo Bill avait des bornes, et qu'en ce qui le concernait elle devait être épuisée.

S'il n'avait pas trouvé trois gaillards comme les les Triplets, il n'aurait même jamais osé céder de nouveau au désir de tirer vengeance de l'éclaireur.

La réputation du trio de coquins et l'espoir de surprendre enfin le hardi scout lui avaient redonné un peu de courage.

Le fait est que, comme chez tous les fanfarons quand ils ont trouvé leur maître, il ne restait plus chez lui qu'appréhensions et courdisse, depuis les dures humiliations infligées à son orgueil et à sa force. Auparavant Johnny n'eût pas craint de se mesurer avec une demi-douzaine d'adversaires; maintenant, il suffisait de son ombre pour l'intimider.

Il estimait donc qu'il valait mieux rester à l'arrière-garde avec les bagages que d'éclairer la route; et encore regardait-il souvent par derrière, de peur d'une surprise bien peu vraisemblable de ce côté.

Quant aux Triplets, ils étaient dans leur élément. Ils avaient commis tant de crimes ensemble, assassinats, cambriolages, volant des chevaux, attaquant les voyageurs, qu'ils trouvaient tout naturel de travailler à en commettre d'autres. C'était leur fonction qu'ils remplissaient.

Partis le matin de bonne heure, ils arrivèrent deux heures après Buffalo Bill dans une vallée où le scout, prévenu par Dick Eil de Daim et rejoint par ses compagnons, Trapper Parson et Toby, s'était hâté de leur tendre une embuscade.

L'emplacement qu'il avait choisi était disposé par la nature pour un piège.

C'était devant le grand rocher en forme de falaise où était peint le signe étrange et emblématique du bracelet d'argent. Posté là, on commandait la rivière, où le chemin s'interrompait brusquement; de sorte que, si une troupe s'approchait de la berge, elle se mettait forcément sous le feu de leurs fusils.

Un entassement de rochers, entremêlés de sapins rabougris, y formait une sorte d'oasis boisée dans les herbes de la prairie.

Des cañons, où aurait pu passer un fourgon de l'armée, traversaient ce bois poussé dans des roches. C'était dans une de ces gorges qu'on avait attaché les chevaux tout sellés. Les cavaliers s'étaient mis en bonne position à quarante pieds environ plus haut, parmi les rocs et les feuillages.

Personnellement, le scout répugnait à recourir à une embuscade pour se défaire de ses ennemis. Il aurait préféré de beaucoup les aborder franchement, face à face.

Mais les circonstances l'obligeaient à agir autrement.

Il était venu primitivement tout seul dans ces lieux pour trouver l'explication des mystères que recélaient ces montagnes qu'on disait bantées. Depuis, le problème s'était précisé et compliqué à la fois.

La lutte qu'il allait avoir à soutenir contre ces coquins n'était qu'un incident dans une entreprise infiniment plus vaste. Il lui fallait capturer ou détruire la bande du Bracelet d'Argent, et, pour mener à bien cette tâche, de laquelle dépendait non seulement la sécurité du pays, mais des intérêts particuliers dont il avait assumé la protection, il n'avait pas le droit de risquer sa vie.

— Si nous pouvons anéantir les spadassins qu'on a mis à nos trousses, nous n'aurons pas grand-chose à craindre des pseudo-fantômes de la montagne; car, d'après ce que vous m'avez dit, Parson, je ne pense pas que nous ayons à faire à plus d'une demi-douzaine de bandits, tout compris, avait dit le scout en attendant l'arrivée des Triplets.

Comme il faisait cette réflexion, les limiers leur apparurent. Ils s'approchaient lentement, tâtant le terrain, sur leurs gardes, méfiants et pleins de ruses.

Les yeux des trois parcs étaient comme rivés aux misérables, et sur le visage de Buffalo Bill on aurait pu lire une détermination froide et impitoyable.

Long venait en tête, à une cinquantaine de mètres des autres et directement sur la piste du scout; Short et Stumpy suivaient, à une centaine de mètres de chaque côté, et Hôtel Johnny tenait la queue, dans le même ordre que nous avons décrit tout à l'heure.

On aurait dit des tirailleurs de l'armée régulière, tellement ils mettaient de méthode dans leurs précautions.

Long, qui n'était pas monté comme ses camarades, s'arrêta subitement, le regard fixé sur l'entassement de rochers.

Défilant comme il l'était, il avait vu tout de suite comme ce lieu se prêtait bien à une embuscade, et il l'examinait avec une scrupuleuse attention.

Ses camarades s'étaient arrêtés en même temps que lui.

Il prit sa lunette d'approche et fouilla de l'œil l'émminence sur tous ses points.

Il ne paraissait pas satisfait, bien qu'il n'eût aperçu rien de suspect.

Il pointa sa lorgnette sur la lointaine falaise où se profilait l'image énigmatique du bracelet, puis sur l'espace ouvert qui menait à la rivière.

L'endroit lui semblait, en somme, trop dénudé pour qu'un ennemi pût s'y cacher; mais il n'aimait pas cette sorte d'oasis de verdure, située à sa gauche.

Il écouta le mugissement de la rivière ressermée dans son lit, et il pensa, sans doute, qu'un gué plus ou moins dangereux devait exister à l'endroit où le chemin faisait équerre avec la berge. Alors il se remit en route ainsi que ses compagnons, sans quitter du regard l'énorme pile de rochers.

Un Duel à Cheval.

La piste de Buffalo Bill inclinait à droite vers l'espace libre conduisant à la rivière. Les Triplets la suivirent lentement et comme en hésitant. Ils soupçonnaient vaguement un danger dans ces sapins à gauche.

À la fin, Long atteignit la berge abrupte de la rivière, et bientôt les quatre individus se trouvèrent rassemblés au bout du chemin, là où il était coupé par la rivière.

— S'il y a un gué ici, il doit être diablement dangereux, et je ne crois pas qu'un homme à cheval ait jamais pu le franchir, dit Long.

— Non, fit Short. Le courant file comme une charge de mustangs du Texas.

— Essayer de traverser ça, ce serait se jeter dans les bras de la mort, appuya Stumpy.

— Pourtant le chemin aboutit ici, remarqua Johnny.

— Oui, et puis fait demi-tour.

— Où voyez-vous ça, vous ?

— Je le devine, tiens !

— Mais non; le chemin ne va pas plus loin.

— C'est le bout.

— Alors le scout s'est suicidé ici ?

— S'il a poussé son cheval dans le courant, c'est sûr.

— Buffalo Bill n'est pas homme à se suicider, pards !

— Quoi alors ?

— Il y a un mystère là-dessous. Pour l'expliquer, il faudrait retrouver la continuation de ce chemin-là.

— Que faire ?

— Camper et discuter la situation.

— Ce n'est pas un emplacement commode pour y camper.

— Nous trouverons mieux là-bas, fit Long en montrant l'oasis rocheuse.

Ils continuèrent quelque temps à parler ainsi, chacun donnant son avis, sans arriver à se tirer de la difficulté.

Enfin Long, reprenant la tête de la petite troupe, se rapprocha de la falaise. Il s'arrêta encore à quelque distance pour regarder l'étrange image peinte sur la paroi du grand rocher.

— Pards, attendez-moi ici pendant que j'irai là-bas explorer ce coin de rocher qui peut très bien cacher un spectre, ou un homme capable de faire des spectres de nos individus.

« Après quoi nous camperons, et nous irons reconnaître les environs. Je ne vois pas, en effet, où nous pourrions être mieux, pour établir notre bivouac, que parmi ces blocs de rochers entassés les uns sur les autres.

— Bunco n'a-t-il pas parlé d'une roche détachée du reste qui servait de boîte aux lettres ? demanda Stumpy.

— Oui, ce doit être celle-là, et je vais y glisser sa lettre tout de suite, répondit Long en montrant une roche isolée qui semblait avoir dégringolé de la falaise.

Il y trouva un petit renflement, en dessous, et y plaça la lettre de Bunco.

Il s'approcha avec prudence, son fusil prêt à saluer d'une balle toute apparition suspecte.

Buffalo Bill, Trapper Parson et le nègre Toby avaient de leur côté, comme on le pense bien, l'œil sur lui.

— Parson, dit le scout, il est seul, et je répugne à faire feu dans ces conditions ; ce ne serait guère autre chose qu'un meurtre.

— Vous avez raison, Buffalo Bill.

— Massa Bill, dit le nègre, toujours écraser serpent toujours bon.

— Alors je vais aller à sa rencontre. Vous deux restez ici, et, si les autres s'approchent, tirez dessus.

— Entendu, Cody.

— Je regrette de ne pas me servir de Camarade, mon bon cheval. J'aurais été sûr de les rattraper, s'il faut en venir à une poursuite. Mais, avec la bête de Poigne de Fer que je monte, je ne suis sûr de rien, car j'ignore ce qu'elle vaut.

En parlant ainsi Buffalo Bill quitta sa position, descendit les rochers et fut bientôt sur le cheval de

Poigne, qu'il avait pris pour donner à Camarade un repos dont il avait besoin.

Bien en selle, fusil en main, il s'avança vers l'issue du cañon et brusquement s'élança dehors.

Mais pendant ce temps le bandit avait changé de direction ; il contournait le pied du mamelon rocheux, comme pour l'approcher à revers.

Le scout le chercha donc où il ne fallait pas, c'est-à-dire du côté où il l'avait vu en dernier lieu, tandis que Long l'aperçut dès qu'il apparut sur la prairie.

Aussitôt le gredin épaula et pressa la détente, en même temps que Toby poussait un cri pour avertir le scout, qui, naturellement, ne se méfiait de rien.

Avec la détonation du fusil de Long, on entendit la chute du cheval de Buffalo Bill, frappé d'une balle en pleine tête, et les rugissements de triomphe des deux autres Triplets, qui piquèrent des deux pour prêter main-forte à leur camarade.

Surpris par la chute de sa bête, Buffalo Bill essaya vainement de sauter à terre. Il n'en eut pas le temps. Embarrassé de son fusil, il tomba à la renverse, une jambe prise sous le corps du cheval.

Se dégager avant que Long fût sur lui était impossible à Buffalo Bill, malgré sa force prodigieuse. Il le comprit, et, tirant rapidement son revolver, il s'appuya sur une main et fit feu.

Même dans cette situation désespérée, le scout n'avait pas perdu son sang-froid ; il visa bien, car le bandit laissa retomber ses bras, son fusil lui échappa des mains, et il bascula lourdement de sa selle.

A ce moment, Parson et Toby, voyant la position critique de leur compagnon, lâchèrent leur coup de carabine sur les autres ennemis et coururent en toute hâte dans le cañon, où ils sautèrent à cheval.

Ils apparurent en scène à temps pour barrer le passage à Short et à Stumpy, qui galopèrent sauvagement dans la direction de Buffalo Bill, lequel faisait maintenant les plus grands efforts pour retirer sa jambe serrée entre le cadavre du cheval et le sol comme dans un étau.

— Prenez le gros, Toby ! et vous, Parson, attrapez ce gaillard là-bas ! moi, je me charge de Short, cria-t-il en les voyant.

En même temps, il déchargea son arme, et Toby ouvrit le feu sur Stumpy.

Le cheval de Short s'abattit, blessé ; le cavalier tomba et roula plusieurs fois sur lui-même, mais il fut debout en clin d'œil et se rua vers Buffalo Bill.

Leurs deux pistolets crépitèrent ensemble, et l'arme de Buffalo Bill tomba de sa main gauche, frappée par la balle du bandit, qui, sans cet obstacle, se serait logée dans son crâne, auquel elle était destinée.

Mais Short avait tiré son dernier coup de feu. Il vacilla sur une longueur de quelques pieds, lâchant son revolver en route, buta, parvint à se redresser, tomba sur ses genoux, se releva, saisit son bowie-knife et fit un effort surhumain pour atteindre le scout.

Voyant que le bandit était bien touché, Buffalo Bill se retint de faire feu sur lui une seconde fois, quoiqu'il eût tiré son autre revolver. En effet, son misérable, mais brave, ennemi fit encore quelques pas et s'effondra en criant d'une voix rauque comme un râle :

— Nous mourons, Buffalo Bill, et vous vivez !
Damnation sur vous !

Il n'en put dire davantage. Il demeura un instant accroupi, se soutenant avec les mains, puis retomba sur la face.

Cependant, Toby s'était élancé vers le troisième et dernier Triplet, que la mort de ses camarades n'avait pu démoraliser, et qui salva le nègre d'une balle si bien dirigée qu'elle lui érafla le visage.

Mais le nègre était un bon tireur, lui aussi, et, ripostant, il brisa le bras droit de Stumpy. Le bandit, hurlant de douleur et de rage, saisit de sa main gauche un revolver dans sa ceinture et d'une balle enleva un morceau de chair de l'épaule du soldat de couleur.

A ce moment ils étaient presque l'un sur l'autre. Pensant désarçonner son ennemi, le brave nègre lança son grand cheval sur l'autre bête, beaucoup plus petite.

Le choc fut terrible. Stumpy et son poney roulèrent sur le sol, et le cheval de Toby ne se maintint sur ses jambes qu'avec peine, tout frémissant.

Pivotant aussitôt, Toby sauta de selle et marcha sur son ennemi.

Le poney s'était relevé, mais Stumpy restait par terre, immobile.

— Bravo, Toby ! le trio n'existe plus. Venez m'aider à me tirer de là-dessous, car Parson est parti à la poursuite d'Hôtel Johnny, et il se peut qu'il ait besoin d'aide.

Le nègre s'élança au secours du scout, et leurs efforts unis finirent par le dégager de sa pénible position.

— Eux morts tous trois, Massa Bill, et Parson beaucoup courir derrière Johnny.

— Oui, Toby, rejoignons vite notre ami. Ce Johnny est un serpent perfide. Il serait capable de faire le mort pour laisser approcher Parson et le frapper traîtreusement.

Et Buffalo Bill sauta sur le cheval de Toby en criant au nègre de prendre celui de Stumpy et de le suivre.

Quand Johnny avait vu les hostilités s'engager, il avait tourné bride pour prendre une bonne avance au cas où on le pourchasserait.

Il rebroussait donc du chemin, emmenant avec lui la bête de somme, quand il vit le cheval de Buffalo Bill s'abattre et clouer le scout au sol. Il rugit de joie.

Mais, lorsque Long, le champion de Triplets, tomba à son tour, il devint livide, et, enfonçant ses épe-

rons dans les flancs de sa monture, il s'enfuit bride abattue, jurant contre la bête de somme, qui ne le suivait pas assez vite.

Quand Short s'abattit, victime de l'infaillible coup d'œil du scout, et qu'il vit Parson s'élancer à sa poursuite, Johnny comprit qu'il avait eu tort de s'enfoncer dans les Haunted Mountains, et, sans plus s'occuper du cheval de bât, il se mit à galoper éperdument.

Il jeta toutefois un regard en arrière, espérant encore que Stumpy pourrait regagner la partie ; mais le spectacle qui s'offrit à lui acheva de l'affoler : Toby avait abattu le dernier des bandits.

Et Parson pressait sa poursuite. Heureusement pour Johnny, sa bête était plus vite. Constatant qu'il gagnait rapidement du terrain, le fugitif respira un peu.

— Je puis encore me tirer d'affaire, d'autant que la jambe de Buffalo Bill doit être cassée, se dit-il en poussant encore plus vigoureusement son cheval.

« Oui, la nuit approche ; je leur échapperai pour peu que je continue à les distancer. Et je les distancerai, il le faut !

« J'ai été un imbécile de me fourrer dans ce guépier. J'aurais dû me dire que ce n'est pas un homme qui pourra jamais tuer Buffalo Bill.

Ainsi monologuait-il, livide de terreur. Il n'avait pas de selle, seulement une couverture attachée sur le dos de son cheval, qu'il stimulait du genou, de la voix et de l'éperon.

Il était surpris, et surtout satisfait, que Parson n'eût pas tiré sur lui, tout d'abord, lorsqu'il était à bonne portée.

Lui non plus n'avait pas fait feu, et pour cause ; il ne s'était plus rappelé qu'il était armé, tellement l'épouvante lui troublait la cervelle. Il s'en souvenait, tout en courant, et s'accablait d'injures.

A mesure qu'il s'éloignait, il sentait, en effet, sa bravoure renaitre, et il se reprochait amèrement de n'avoir pas chargé avec Short et Stumpy.

— Si j'avais fait comme eux, l'affaire était réglée. Deux de nôtres étaient tombés, c'est vrai ; mais nous serions restés deux, et nos parts de butin n'en auraient été que plus grosses.

« Mais à quoi bon penser à ça ? Maintenant, il ne me reste plus qu'à tirer mes grègues, et je ne crois pas qu'on puisse les tirer beaucoup plus vite.

Il continua donc sa galopade éfrénée. Au bout d'un certain temps, Parson était bien loin derrière, et personne ne se trouvait devant lui, de sorte qu'il commença à se féliciter d'avoir échappé pour la troisième fois à Buffalo Bill.

Il pénétra dans un cañon que le chemin traversait, et déjà son salut ne faisait plus de doute pour lui, quand un cri de terreur lui échappa. Le misérable tombait de Charybde en Scylla. Trois cavaliers barraient sa route, trois ennemis assurément, à en juger

par leur attitude hostile. Le bandit, au moment où il renaissait à l'espoir, se voyait de nouveau face à face avec la mort.

Rencontre fatale.

Les trois cavaliers dont l'apparition inattendue terrifia à ce point Hôtel Johnny étaient Dick Œil de Daim et ses deux amis chinois, Hop Up et Lick Skillet. Ils avaient suivi la piste de Buffalo Bill et des Triplets, et, entendant la fusillade, ils venaient de faire halte pour se consulter.

Ils étaient dans un profond cañon, aux parois semblables à des murs de pierre, et dont la base était bordée de chaque côté par une rangée d'arbres rabougris.

Cà et là des renflements de terrain.

Après avoir prêté l'oreille, Œil de Daim, percevant plus distinctement les détonations, crut qu'elles se rapprochaient et se replia derrière un de ces renflements où les arbres formaient un fourré un peu plus épais qu'ailleurs.

Les bêtes de somme furent vivement attachées à l'endroit le plus abrité; les Chinois en prirent la garde, et le garçon parut en reconnaissance.

Il atteignit l'entrée du cañon. Là, il s'arrêta, car il distinguait dans le lointain un cavalier accourant à toute vitesse.

Il savait que ce cavalier passerait fatalement par le cañon. Faisant demi-tour, il prit le galop et revint vers ses amis.

Ce n'était pas le scout qui arrivait. Mais, à cette distance, il n'avait pas reconnu le cavalier.

— Nous allons arrêter ce compagnon-là, dit-il aux Chinois. Je crois que les Triplets ont attaqué Buffalo Bill, et qu'il les a mis en fuite.

— Très bon! Nous arrêtons! fut la confiante réponse des deux Jaunes, qui sourirent comme si la chose était déjà faite.

Ils attendirent tous trois sur leurs chevaux. Un battement précipité de sabots ne tarda pas à parvenir jusqu'à eux.

Puis ils virent distinctement l'homme, monté sur un cheval non équipé.

— Mauvais Johnny! cria Lick Skillet.

— Mauvais Johnny! répéta Hop Up.

Un coup d'œil avait suffi aux Chinois pour reconnaître le «clerk» de Bunco.

— Oui, c'est Room Key Johnny. Ne dirait-on pas qu'il a le Diable à ses trousses?

«J'espérais que Buffalo Bill l'avait tué; mais, puisqu'il n'en est rien, vite, arrêtons-le!»

Les trois amis s'élancèrent hors de leur abri, et c'est alors qu'Hôtel Johnny laissa échapper un cri d'effroi.

Il essaya de s'esquiver par un côté du cañon, mais le passage lui était coupé partout.

Il s'arrêta, songeant à retourner sur ses pas; mais un roulement de sabots, qui augmentait d'intensité derrière lui, le fit changer de résolution.

S'affolant, il s'arma de ses deux revolvers, et, au hasard, sans viser, sans s'interrompre, il en vida les barilletes.

Œil de Daim avait levé son pistolet, mais il baissa le bras brusquement.

— Non, non! fit-il.

Si un scrupule le retenait de faire feu sur le bandit, les Chinois ne partageaient pas ce sentiment, car Lick Skillet, habile lanceur de lasso, jeta sa corde avec force, tandis que Hop Up déchargeait son revolver.

Le résultat fut naturel et simultané: le lasso de Lick Skillet s'enroula autour du garrot du cheval, que, d'un coup d'œil, le Chinois avait jugé à sa valeur commerciale, tandis que la balle du revolver de Hop Up traversait le corps du commis.

— Moi tue Johnny! s'écria Hop Up avec joie, en constatant que le coquin ne bougeait plus.

— Que la vie est peu de chose! dit tristement Œil de Daim en s'avançant.

«Est-il mort?» ajouta-t-il.

— Mort? Oui!

«Bon cheval, mauvais homme, répondirent les deux Asiatiques.

Une minute après, le Trappeur s'engageait dans le cañon et, à la vue du groupe, arrêta son cheval et épaulait.

Mais Buffalo Bill, qui le suivait de près, lui cria d'attendre. Il avait reconnu les trois hommes et les pria de se joindre à sa petite troupe.

Les Captifs.

Les braves compagnons demeurèrent quelques jours dans ce campement pour se reposer de leurs fatigues. Enfin, lorsque tous, bêtes et gens, se sentirent redevenus frais et dispos, ils se mirent sérieusement à la recherche du lieu où le Clan du Bracelet d'Argent avait son repaire.

Leur guide était un magnifique coursier blanc, que montait le grand éclaireur. Les bandits s'en servaient pour envoyer des messages à Sawdust et pour se faire apporter des provisions de la ville. Ils l'avaient dressé, en même temps qu'un énorme chien, à faire le voyage seul; mais Buffalo Bill avait capturé

les deux pards muets, comme on l'a raconté dans le dernier de ces récits (Rip van Winkle). Il avait laissé le cheval à la cabane de Trapper Parson pendant son excursion à Sawdust, et maintenant il le montait de nouveau.

— Conduis-nous au repaire des bandits, avait-il dit en caressant les flancs de la noble bête. — Et la petite troupe s'était mise en marche.

Ils marchèrent jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes; là, le cheval guide se tourna à demi dans une certaine direction, s'arrêta, pivota et alla dès lors vers un défilé qui s'ouvrait dans la chaîne, comme Buffalo Bill le devina en voyant la profonde échancreure que formait à cet endroit le sommet des arbres, très épais sur ces pentes.

Quelque peu surpris par le manège du cheval, il le laissa néanmoins se diriger à sa guise, murmurant :

— Il y a deux chemins, et il hésitait à en choisir un.

Le cheval poursuivit donc sa route vers l'orifice du cañon. Il allait s'y engager, quand Buffalo Bill l'arrêta. Sautant à terre, le scout attacha sa monture à un arbre, ne voulant plus avancer qu'à pied, maintenant qu'on arrivait dans de dangereux parages.

Ayant installé ses compagnons dans un lieu favorable, à l'abri d'une surprise, il leur ordonna de l'attendre et partit en reconnaissance.

Après une courte marche, il constata que le cañon était comme un portail béant dont deux grands rochers figuraient les piliers.

Il n'avait guère plus de soixante pieds de large, et les hauteurs qu'il traversait étaient couvertes de forêts.

Ses parois, taillées comme des murailles et hautes d'une centaine de pieds dès l'entrée, s'élevaient de plus en plus à mesure que le cañon s'enfonçait dans la montagne.

Buffalo Bill s'y aventura prudemment et, longeant une paroi, franchit une certaine distance, jusqu'à un point où le défilé se rétrécissait tellement que ce n'était plus qu'une simple fissure, qui se prolongeait sur une longueur de plusieurs centaines de pieds.

Le scout s'arrêta. La nuit était venue, mais, à la faveur de la clarté lunaire, il remarqua que cette fissure aboutissait à une sorte de vallée.

— S'il y a un factionnaire pour les garder, il doit être là, pensa Buffalo Bill, qui reprit doucement sa marche en avant.

Quelques pas plus loin, en effet, il aperçut la silhouette d'un homme armé, qui veillait au bout de la fissure.

Une minute après, il bondissait sur la sentinelle, la réduisait à l'impuissance et la fouillait. Puis il reprit son chemin.

Brusquement, il entrevit le reflet d'une lumière sur la paroi rocheuse.

Cette lueur filtrait par les interstices d'une porte mal jointe. Buffalo Bill ne tarda pas à distinguer les contours d'une cabane.

Cette cabane, qu'il examina avant de s'en approcher davantage, comprenait trois chambres ou compartiments et était entourée de plates-bandes de fleurs sauvages. Une piazza en forme du berceau s'étendait devant la façade, et tout indiquait que les habitants cherchaient à tirer le meilleur parti possible d'une fâcheuse situation.

Le scout jeta un coup d'œil à l'intérieur par l'interstice existant entre le cadre de la porte et le chambranle, et il eut un mouvement de joie. Il frappa doucement.

— Qui est là ? répondit une voix.

— Un ami.

— Je n'ai pas d'ami ici.

— Je suis un ami, et je ne tiens pas à ce qu'on sache que je suis ici.

— Pard, dit une seconde voix qui partait d'une autre chambre, nous ne recevons pas de visites la nuit.

— Uncle Sol, avez-vous jamais entendu parler de Buffalo Bill ? demanda le scout, convaincu que cette voix-là ne pouvait être que celle du jeune guide.

— Oui, parleu ! qui n'a pas entendu parler de lui ?

— Eh bien ! c'est moi, Buffalo Bill. Je suis venu pour mettre fin à votre captivité, qui dure depuis deux ans, et vous arracher au Clan du Bracelet d'Argent.

— Gloire !

— Merci, mon Dieu !

La première exclamation provenait de la pièce occupée par Uncle Sol, et l'autre de la chambre où était enfermée la femme qui avait répondu d'abord au scout.

— Habillez-vous vivement. J'ai la clé. Je viens de la prendre au factionnaire, que j'ai laissé là-bas, hors d'état de nuire et bien ficelé, reprit Buffalo Bill.

La femme fit une toilette rapide et dit :

— Entrez !

Elle avait allumé une bougie. Le scout donna un tour de clé et entra.

— Vous êtes Buffalo Bill ? interrogea-t-elle vivement.

— Oui.

— Et c'est vrai ! car j'ai eu l'occasion de vous voir une fois, dit Sol qui entra.

Depuis deux ans, le garçon s'était considérablement développé. On ne l'eût pas reconnu.

— Vous venez pour nous délivrer ?

— Oui, Madame. Il y a déjà quelque temps que je suis dans la vallée, essayant de percer le secret de votre retraite.

« En un mot, j'ai découvert ici un vieil ermite, qu'on nomme Trapper Parson, dont la petite fille, Rose Ripley, a été enlevée par Don, l'Homme du Monte.

— Par cet homme? s'écria anxieusement la femme.

— Oui, et il l'a entraînée ici.

« Il avait massacré le père et la mère de cette jeune fille et volé le plan d'une mine d'or, dont l'emplacement est ici. Alors, il vint dans ces parages pour exploiter cette mine secrètement, après avoir enrôlé une bande.

« Je sais ce qu'il est pour vous. Je sais qu'il s'appelle Carter Creighton, que vous êtes Clarice Creighton, sa femme, et qu'à votre arrivée à Sawdust, où vous les cherchiez, il s'est enfui. Je sais enfin qu'il vous a enlevés, vous et ce brave garçon.

— Et il est ici? demanda-t-elle avec une indicible surprise.

— Il est le chef des bandits chercheurs d'or qui vous retiennent, et il vit tout près de vous.

— Je me doutais bien qu'il était pour quelque chose dans mon enlèvement et dans ma captivité; mais je me figurais qu'il s'était éloigné d'ici.

— Vous vous trompiez.

— Alors nous aurons l'occasion de nous rencontrer? dit-elle avec une lueur d'inquiétude dans les yeux.

Sans répondre, Buffalo Bill reprit:

— Mon intention est de venir vous chercher demain soir. Soyez prêts à partir!

« Je me présenterai ici après la chute du jour, et j'aurai des chevaux pour vous deux.

— Pourquoi pas ce soir? dit-elle tristement.

— Je vais vous le dire.

« Je suis seul ce soir, et il faut que je rejoigne mes amis dans le bas de la vallée.

« Ils m'accompagneront demain, et nous vous délivrerons tranquillement. Un des nôtres vous conduira en lieu sûr.

« Alors j'agirai contre le Clan du Bracelet d'Argent. J'irai à leur camp par le tunnel qui existe dans la montagne.

— Pourez-vous bien passer par là?

— Oui, je le connais. Il communique avec l'autre vallée, par delà cette chaîne de montagnes, là-bas.

— Si seulement nous l'avions su!

— C'eût été votre perte; car, à pied, sans armes et sans provisions, vous n'auriez pas tardé à tomber sous la dent des loups.

— C'est bien possible; ces montagnes semblent infestées de bêtes féroces.

— Je vous montrerais, Sol, de vous joindre à nous pour attaquer la bande. Je n'ai que cinq compagnons, et nous aurons à nous mesurer avec des gredins déterminés.

— Vous m'invitez à un pique-nique, maître Bill! Nous allons nous régaler! dit Sol avec enthousiasme.

Et le scout fut heureux de voir que la perspective de se battre à ses côtés enchantait le jeune garçon.

— Allons! il faut que je vous quitte. Tenez-vous prêts pour demain soir, et tout ira bien.

« Bonne nuit!

— Un instant, Monsieur, dit la femme. Laissez-moi vous dire que je connais toute la sombre histoire de Carter Creighton, et que vous ne devez pas le tuer, car seuls les braves gens méritent l'honneur de tomber sous les balles. Gardez-le pour la corde du bourreau.

« Il aimait sa belle cousine, Nellie Creighton. Or, celle-ci avait donné son cœur à Roy Ripley, un étudiant, boursier de l'Etat, c'est-à-dire pauvre, mais qui était doué des plus hautes qualités morales et physiques.

« Elle-même était une riche héritière; elle fut déshéritée à la suite de son mariage avec Ripley, et le jeune couple gagna l'ouest, où son père à lui, un ancien clergyman, s'était retiré et vivait de son nouveau métier de Trappeur, d'où son surnom de Trapper Parson, le « Prêtre Trappeur ».

« Carter Creighton avait cherché à épouser sa cousine Nellie et à capter la dot de celle-ci, alors qu'il était déjà son époux.

« Il pensait, il est vrai, s'être débarrassé de moi par un crime. Un soir que, nous trouvant sur le bord de la mer, nous nous hâtions de rentrer chez nous à cause de l'approche d'une tempête, il me porta un coup qui m'étourdit, me lia les pieds et les mains et me jeta dans un frêle esquif qu'il poussa loin du rivage. La tempête éclata furieuse, et si, par une chance providentielle, mon embarcation n'avait pas été un canot de sauvetage insubmersible, j'étais infailliblement noyée.

« Je fus emportée au large et recueillie par un vaisseau qui se rendait en Chine par le cap Horn.

« Je restai près de dix mois à bord, et, lorsque j'aterris, c'était en pays étranger.

« Le capitaine s'était montré bon pour moi, mais il était pauvre. Comprenant que je ne pourrais jamais me tirer d'affaire tant que je serais embarrassée des attributs de mon sexe, je coupai mes cheveux, revêtis des effets d'homme et m'engageai comme domestique de cabine à bord d'un bateau.

« Des années s'écoulèrent avant que je pusse retourner en Amérique. Enfin, ayant passé de navire en navire, je revins au pays, où j'appris que mes parents étaient morts, et que Carter Creighton s'était emparé de ma part d'héritage.

« Les malheureux, me croyant morte, lui avaient laissé par testament tout ce qui me revenait de droit. Je découvris en outre que c'était lui qui avait causé leur mort.

« Vaguement soupçonné, il s'était enfui.

« Je me gardai de faire connaître mon retour, bien résolue à le punir et à me venger.

« Je me mis donc en quête de cet homme qui m'avait tant fait de mal.

« Je suis douée d'une très belle voix. J'eus l'idée de tirer parti de ce don naturel, et je me mis en route, payant mes frais de voyage avec l'argent que je gagnai en chantant; et réellement j'en gagnai beaucoup.

« A la fin, après de longues recherches, j'entendis parler d'un homme des mines, d'un joueur, dont le signalement me parut correspondre à celui de Carter Creighton.

« Je visitai les uns après les autres les campements et les villes de mineurs, et je trouvai l'homme à Sawdust; ou plutôt j'y découvris sa trace, car il s'était enfui la veille, ayant probablement eu vent de mon arrivée.

« J'occupai la chambre même qu'il avait occupée, et je vis des objets qu'il y avait laissés. Je me procurai alors les services de ce jeune guide, et je poursuivis mes investigations. Si je l'avais rencontré, je n'aurais pas hésité à divulguer la vérité, tant j'avais soif de vengeance, et je sais que les mineurs, sous leur rude apparence, cachent des sentiments généreux et qu'ils auraient fait justice de ce gredin selon la loi de Lynch.

« Mais il me fit saisir par ses acolytes, et depuis je n'ai pu bouger d'ici.

Buffalo Bill dit adieu à la pauvre femme en lui promettant encore de revenir le lendemain, et il s'éloigna, pour prendre ses dispositions en vue de l'expédition qu'il méditait contre les bandits.

Conclusion.

Grâce aux indications de Sol, le jeune guide prisonnier, Carter Creighton et les cinq gredins de la bande qui existaient encore furent facilement capturés cette nuit là même, et, un peu plus tard, remis aux autorités militaires. Tous furent condamnés à mort et expièrent leurs crimes à la potence.

Le soir de son arrivée au fort, Œil de Daim en partit seul et sans prévenir personne. Il laissait un mot pour le scout, où il expliquait qu'il déplorait de se séparer ainsi de lui, mais que sa vie était pleine de douloureux mystères, et qu'il préférait se rendre dans un pays où il serait totalement inconnu.

Cette nouvelle fut triste pour tous, car Œil de Daim avait gagné l'estime générale.

Trapper Parson, qui, on s'en souvient, avait perdu sa fille Nellie et son gendre Ripley, assassinés par Creighton, décida de retourner dans l'Est, où sa petite-fille, Rose Ripley, l'avait précédé pour entrer en possession de la fortune dont elle avait hérité. Sur les instances pressantes de l'ancien clergyman, Clarice Creighton l'accompagna et accepta les fonctions de gouvernante de la jeune fille.

Quant à Sol, il résolut de se faire éclairer militaire, et Buffalo Bill, qui le prépara à cette profession, eut en lui un excellent élève auquel il put prédire une brillante destinée.

De fait, Sol se rendit célèbre sous le nom de Boy Guide ou Guide Garçon.

Hop Up et Lick Skillet furent de bonnes recrues pour le fort. Le premier servit d'ordonnance au commandant, et l'autre fut engagé par le mess des officiers.

— Fin. —



Le prochain fascicule (No. 56) contiendra:
Le Mystère du Val funèbre.

FORCE - PENSÉE - SUCCÈS - SANTÉ!

Nombre d'hommes luttant pendant leur vie entière pour réussir, — et cela vainement, — car ils manquent de magnétisme personnel. D'autres, possédant cette précieuse qualité, réussissent presque sans effort apparent, la bonne chance semble s'attacher à leurs pas.

Tous ceux qui s'interessent d'une façon quelconque à l'**INFLUENCE PERSONNELLE**, à la **FORCE-PENSÉE** et à ce pouvoir mystérieux de l'**HYPNOTISME**, sont cordialement invités à demander notre brochure gratuite.

Si vous suivez les indications que nous sommes à même de vous donner, vous ne pouvez manquer de gagner

POUVOIR, SANTÉ, FORTUNE & BONHEUR

Ne désirant aucunement encourager les matérialistes, nous nous empressons de vous informer que notre but est uniquement celui de la propagande.

Il ne dépend que de vous-même de réaliser votre plus haute ambition, car **NOUS GARANTISSONS LE SUCCÈS D'UNE FAÇON ABSOLUE ET INDISCUTABLE** à tous ceux qui acceptent notre offre.

— Amerez-vous à être particulièrement considérés?

— A être jugés à votre vraie valeur? et estimés par tous vos amis?

Voudriez-vous devenir un « maître »? Améliorer votre situation? Changer en mieux le cours de votre vie? Gagner une position enviable? Posséder de l'**INFLUENCE** sur vos semblables? Acquiescer?

N'avez-vous pas un désir particulier, dont l'accomplissement mettrait le comble à vos vœux?

— Êtes-vous heureux en amour? Dans vos affaires? Dans toutes vos entreprises?

— Existe-t-il une personne sur laquelle vous voudriez prendre un pouvoir effectif?

« LA PUISSANCE EN SOI », ce petit livre qui est envoyé **GRATUITEMENT**, répond complètement et en détail à ces questions et à plusieurs centaines d'autres aussi importantes.

Ce petit livre vous dira **CE QU'IL FAUT** faire pour arriver à ces résultats bienheureux, et **COMMENT** il faut le faire.

Bien entendu, nous ne prétendons pas — ce qui serait absurde! — opérer dans votre existence, en quelques heures, ces véritables miracles, mais nous **AFIRMONS**, avec des **MILLIERS** de **PREUVES** et d'**ATTESTATIONS SPONTANÉES** à l'appui, que si vous lisez notre **Puissance en Soi** avec soin et intelligemment, vous **NE POUVEZ PAS** ne pas réussir à vous-même et à **QUELQUE** que soit votre position.

changer **TOTALEMENT** votre vie, qui que vous soyez et où que vous soyez. Vous ne risquez absolument **RIEN** de plus, en demandant le petit livre, que de le recevoir **ENTIEREMENT GRATUITEMENT** et de **SUITE**.

VOUS NE VOUS ENGAGEZ À RIEN EN NOUS LE DEMANDANT.

Nous ne vous indiquons point d'adresses en de pays lointains d'outre-Océan. Nous sommes en **FRANCE**, à **PARIS**. Notre bonne foi est facilement contrôlable. — Ecrivez de suite, avec 10 centimes pour affranchissement, frais d'envoi, etc...

BUREAU & des ETUDES PSYCHIQUES, 10, rue de Richelieu, PARIS

CURIEUSE PETITE BROCHURE
INSTRUCTIF ET AMUSANT — INÉDIT

500 Recettes-Primes

Envoi fr. c^{te} mandat-p^{er} 4 fr. 15 à R.-H. TÈRE, 96, rue Denfert-Rochereau, BOULOGNE (Seine). — 3^e cette ann.

CYCLES, MOTOCYCLETTES & AUTOS



"L'ALBATROS"
La meilleure des grandes marques françaises.
H. BILLOUIN Ingénieur - Constructeur
104, Avenue de Villiers, PARIS

3 Médailles d'Or et 4 Grandes Prix aux Expositions

Buam de trois, deux et un places
Motocyclettes neuves depuis 130 fr.
d'occasion bon état 40 -
Motocyclettes neuves - 475 -
d'occasion bon état - 150 -
Tri-cars 950, d'occasion bon état 400
Automob. 2 et 4 pl. 2500. occas. 500

Moteurs, Accessoires, Pièces détachées. Catalogue franco
Téléphone: 548-03 Facilités de Paiement.



RIRE s'amuser, amuser la société,
demande le Catalogue, Forces,
Attraits, Chansons, Physique, Magie,
Magnétisme, Hypnotisme, etc. traité
SAVOT, 8, Rue du Grand, Paris.
CARTES POSTALES. Gros, détail.

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons
ayant des annonces dans NICK CARTER, de toujours mentionner cette Publication.



Grâce! à la SM de la Gaîté Française
85, rue du Faub St Denis Paris.

En 1908 sera pour tous
de Plaisir, de Joie, de Bonheur, de Foi Rire,
Envoyez votre adresse et 100 francs
de suite ALBUM ILLUSTRÉ de 100 pages
avec 150 gravures coloriées. Forces, Physique,
Magie, Sorcellerie, Chansons, Magnétisme,
Pièces à Suivre, Cartes illustrées, Frodoia Beauté, d'Hygiène,
inventions nous, LIBRAIRIE SPECIALE et 4 Primes Extraordinaires.



SAVON SHAMPOING D'LIN
de PETITOL
et sous BREVET de FABRICATION
ROMAIN, PANAMA et autres VÉGÉTAUX
Barrils les Pétroleuses, nettes et forées les Chèvres et au ardo la Chêne.
Le tube 2 fr., — 225, PARFUMERIE ESSENTIELLE et 4 RUS 35 r la Polier.

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORT. apprise
SEUL en 4 mois, beaucoup mieux
qu'av. prof. Nouv. Méthode parlante-progressive, pratique,
scolaire, infatigable, donne la Vraie prononciation, carac du pays
même, le PUR ACCENT. Preuve-essai, 1 langue 70c. env. 30 c.
(hors France, 1.10) mandat ou timbres-poste, francisés à
— Maitre Populaire, 43-P, Rue Montebello Paris —

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même, après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Écrire par lettre ou carte postale à **M. VINCENT**, 4, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

NOUVEAUTE ORIGINALE Pour 4 fr je donne 3 poupées, la maman haut réelle 70c. les filles 20 c. Valdu, 8, faub. Montmartre Paris.

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons ayant des annonces dans **BUFFALO BILL**, de toujours mentionner cette Publication

AVIS AUX LECTEURS

Reliure pour BUFFALO BILL

Suivant de nombreux désirs, nous avons exécuté pour les 25 premières livraisons de **Buffalo Bill** une magnifique reliure.

On peut se la procurer en bleu pâle ou en brun, au prix de 1 fr. 25.

S'adresser au Fournisseur du présent fascicule ou à la Maison **A. EICHLER**, 41, rue Dauphine, Paris.

MAGNIFIQUE CADEAU !

Nick Carter relié Buffalo Bill relié

Contenant les 25 premières livraisons (1 à 25)

Reliure en 2 Couleurs : BRUN ou BLEU PÂLE, titre doré

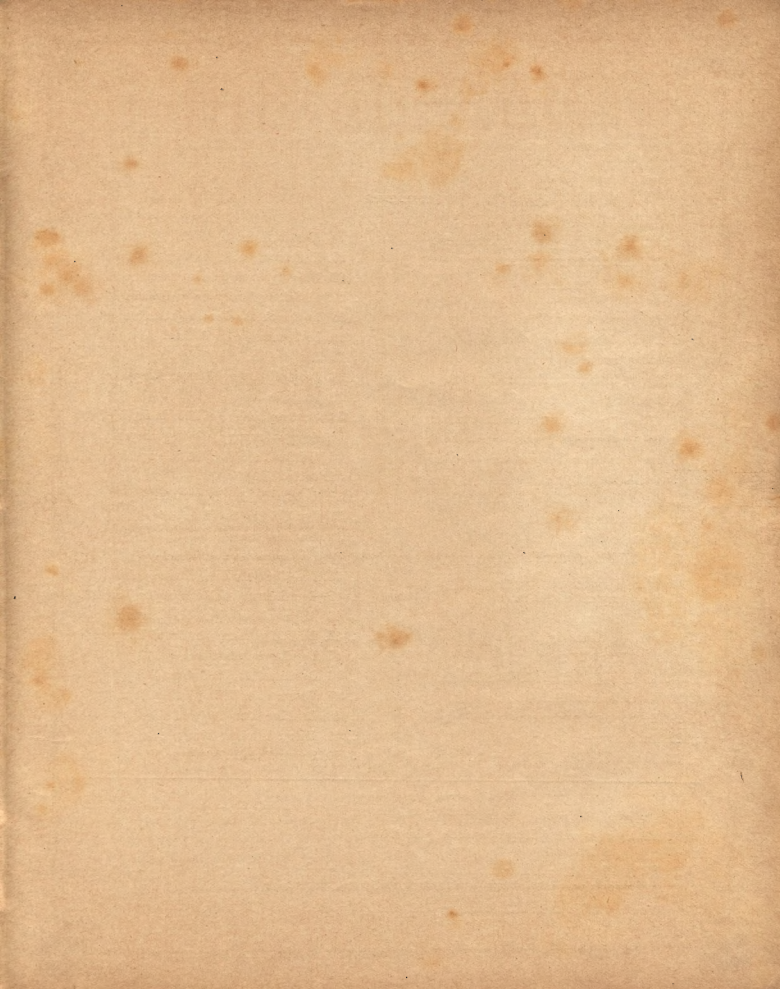
Prix de chaque Volume : 8 fr.

Pour recevoir ces volumes, s'adresser à tous les libraires et marchands de journaux ou à la Maison **A. EICHLER**, 41, rue Dauphine, Paris.

QU'EST-CE QUE Le Capitaine Morgan ? il a vécu, il fût et il est resté Le plus fameux Pirate de tous les Temps SOUS LE PAVILLON NOIR

Aventures de Morgan le Pirate

paraît tous les samedis au prix de 0 fr. 15. Chaque livraison contient un récit complet. Pour avoir les numéros parus, on voudra bien s'adresser au Fournisseur de cette livraison ou à la Maison **A. Eichler**, 41, rue Dauphine, Paris.



Buffalo Bill

Seule édition originale autorisée par le Colonel **W. F. Cody**, dit **Buffalo Bill**.



Les fascicules déjà parus contiennent
les récits suivants:

- M^e 1.** Le Héros du Far - West.
- " 2. L'Allié inconnu.
- " 3. A la Rescousse.
- " 4. Sur la Piste de la „Terreur du Texas“.
- " 5. Les Sentiers du Pays de la Mort.
- " 6. L'Attaque du Courrier de la Prairie.
- " 7. Les Gardiens du Trésor.
- " 8. La Piste de la Vengeance.
- " 9. La Flèche fantôme.
- " 10. Les Pièges du Désert de la Mort.
- " 11. Les Eclaireurs noirs.
- " 12. Flair et Courage.
- " 13. La Diligence perdue.
- " 14. Le Roi de la Frontière.
- " 15. Les Compagnons fidèles.
- " 16. Une Mission secrète.
- " 17. Dans le Ravin des Morts.
- " 18. Les Liens qui tuent.
- " 19. Le Coup de Maître d'un bon Tireur.
- " 20. La Lutte mortelle.
- " 21. Le Sauveur mystérieux.
- " 22. Main Rouge.
- " 23. Navarro, le Chef des Renégats.

- M^e 24.** Kenton King, le Bandit.
- " 25. El Ramon, le Brigand du Rio-Grande.
- " 26. Malo, le Bandit de la Frontière.
- " 27. El Sol, le Limier de la Prairie.
- " 28. La Chercheuse d'or du Val de Perchido.
- " 29. Le Spectre de la Prairie.
- " 30. Bras-de-Fer, le Roi des Tigres.
- " 31. Peau-de-Daim, le vieux Trappeur.
- " 32. La Jolie Bess.
- " 33. Mustang Madge, la Fille du 5^e Régim.
- " 34. Serpent-Sauvage, l'Indien cheyenne.
- " 35. William Frédéric, le Guide mystérieux.
- " 36. Coffin Bill.
- " 37. Le Rancho des Revenants.
- " 38. Les Voleurs de Filles.
- " 39. Les Déserteurs.
- " 40. Les Loups de la Prairie.
- " 41. Les Vautours de la Roche pointe.
- " 42. Kent Kennard, le Ravisseur de Vierges.
- " 43. Alfonso Montealegre, le Desperado.
- " 44. Les Alliés rouges du Grand Eclaireur.
- " 45. Les Terres maudites.
- " 46. Le Secret du Chef sioux.
- " 47. Masampa, la Reine indienne.
- " 48. La Piste d'un Traître.
- " 49. Harry, le vieux Squatter.
- " 50. Frank Powell, le Castor-Blanc.

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser
directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. **Paris, 41, Rue Dauphine.**

New York, 33 First Street. Londres E. C., 290 Old Street. Dresde-A., Rosenstr. 107.